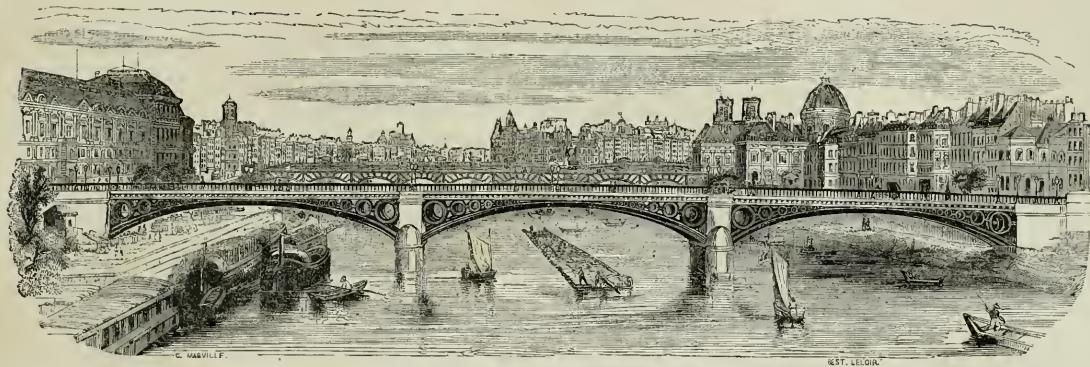


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 296. Vol. XII. — SAMEDI 28 OCTOBRE 1849.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 30 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — *Sciau de l'État, d'après le projet de M. Barre, graveur de la Monnaie.* — *École des Beaux-Arts, concours de la figure symbolique de la République française.* — *Courrier de Paris.* — *Installation de l'archevêque de Paris; Portrait de M. Sibour, archevêque de Paris.* — *Lectures du soir et Bibliothèque des ouvriers.* — *Séances populaires de lectures dans une des salles du collège de France.* — *Les romanciers et les romans du lendemain.* — par M. Alexandre Dumas. — *La Hongrie et la Croatie.* — par M. Havez Monville. — *Portraits de Kosuth et de Bathanyi; Gentilhomme hongrois de la campagne; Péninsule esclaves; Paveurs nomades hongrois; Costumes de fête de la haute Hongrie; Moinneurs hongrois; Costumes de fête de l'Éclaircie; Ceiko's, gardien nomade des troupes de chevaux.* — *Fragment du journal d'un voyage au Levant.* — *Chronique musicale. Scène de la Vivandière, ballet nouveau.* — *Colonisation de l'Algérie. Carte de la colonisation; Embarquement des colons.* — *La philosophie du jour, le pauvre Mos.* — par M. X. — *Bulletin bibliographique.* — *Chapelle gothique de l'hôtel de M. Pastoret, avec une gravure.* — *Rébus.*

Le prochain numéro sera consacré en partie au récit des fêtes célébrées en Alsace pour la deuxième commémoration séculaire de la réunion de cette province à la France.

Histoire de la Semaine.

La discussion de la Constitution est terminée. Il ne reste plus qu'à la réviser. Notre pacte fondamental aura acquis, par suite du débat, un mérite qu'aucun parti ne lui saurait contester : il est plus court. Les suppressions admises l'ont réduite à 113 articles.

Les articles votés depuis notre dernier bulletin sont d'abord ceux qui instituent une haute Cour de justice, laquelle jugera sans appel ni recours en cassation, les accusations portées par l'Assemblée nationale, soit contre ses propres membres, soit contre le président de la République ou les ministres, soit même contre toutes personnes prévenues de crimes, attentats ou complots contre la sûreté intérieure ou extérieure de l'État lorsqu'elles lui seront déférées par décret de l'Assemblée. Elle sera composée de juges et de jurés : les juges, au nombre de cinq, seront nommés au scrutin secret par la Cour de cassation et choisis parmi ses membres; les jurés, au nombre de trente-six, seront pris parmi les membres des conseils généraux des départements et tirés au sort par le président de la Cour d'appel.

Après le vote de ces dispositions, qui nous paraissent bien entendues et offrir de solides garanties contre la crainte que l'esprit de parti puisse jamais arriver à faire de la haute Cour une arme offensive et un instrument d'oppression, on a décidé que, dans tous les cas de responsabilité ministérielle, l'Assemblée nationale aurait la faculté de renvoyer le ministre inculqué, soit devant la haute Cour de justice, soit devant les tribunaux ordinaires, pour les réparations civiles.

C'est alors qu'on est revenu au chapitre VII, sur l'administration intérieure, dont la discussion avait été précédemment réservée. C'est sur ce terrain que s'étaient donné rendez-vous les adversaires et les défenseurs de la centralisation administrative. Les premiers ont déployé dans l'attaque une extrême vivacité. M. Béchard notamment, qui a parlé le premier et incontestablement beaucoup plus longtemps que tous les autres, M. Béchard a fait de la centralisation le bouc émissaire de toutes les plaies et de tous les désordres qui affligent notre société. MM. Jouin et Pascal Duprat ont fait entendre la même complainte avec quelques variations; mais M. Boulatignier, dans un excellent discours, et M. Dufaure, dans une vive et déterminante réplique, ont fait justice du peu de fondement de la plupart de



Sciau de l'État (grandeur d'exécution) d'après le projet de M. Barre, graveur de la Monnaie, adopté par le gouvernement.

ces accusations et de l'exagération de quelques autres. Que peut-on raisonnablement demander? La simplification de quelques écritures, des procédés et des rouages de l'administration; un certain élargissement du cercle dans lequel se meuvent les affaires que l'autorité locale a le droit de régler sans recours préalable à l'administration centrale; l'élection par conséquent, dans une certaine proportion, du maximum des intérêts pour le règlement desquels cette autorité locale est définitivement compétente. Tout cela est matière à réformes faciles à réaliser; mais cela n'est point l'œuvre d'une constitution: les lois organiques, les lois d'attribution, les lois d'amélioration administrative suffisent pour y pourvoir. M. le ministre de l'intérieur a dénoncé combien il était injuste de s'attaquer, pour obtenir ces perfectionnements de détail, au principe même de la centralisation, et il a fait voir que les accusations qu'on dirigeait de nos jours avec tant d'acharnement contre elle, n'étaient qu'une grossière anachronisme. Elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était sous l'Empire. On pouvait dire en 1814 et en 1815 ce que MM. Béchard, Jouin et Duprat ont eu le tort de venir répéter en 1848, car dans l'intervalle de 1837 et 1838 la législation a déjà fait beaucoup pour l'émancipation des départements et des communes. M. Dufrère a demandé enfin si le moment était bien choisi pour élever la force que le gouvernement de la République a besoin de puiser dans l'unité: alors qu'autour de nous l'Europe est en travail pour conquérir cette même unité de l'unité, — alors qu'une révolution préparée de longue main tend à relayer entre eux les tronçons épars du corps germanique, et à constituer ainsi à nos portes une nationalité de 32 millions d'hommes. Sous l'influence de ces discours, un amendement décentralisateur présenté par M. Béchard et signé par quarante-cinq adhérents, n'a plus retrouvé au vote un nombre d'adhérents égal à celui de ses parrains.

Tous les autres amendements de la même famille, y compris bien entendu ceux qui demandaient le rétablissement des anciennes provinces, sous couleur d'inspections générales, ou groupes de départements réunis, ont été retirés ou rejetés à la presque unanimité.

L'Assemblée a conservé sa division territoriale par départements, arrondissements, cantons et communes. Mais les conseils d'arrondissement seront remplacés par des conseils de canton. Les lois organiques détermineront les attributions départementales, cantonales et communales.

Venait la question du remplacement. La commission, on le sait, avait écrit dans son projet que le service militaire était dû par chaque citoyen *en personne*, et que le remplacement serait interdit. Mais du jour de la présentation du projet à celui de la discussion on avait eu le temps de réfléchir, d'étudier les dispositions de l'Assemblée et de reconnaître que ces prescriptions étaient contre nos mœurs, contrairement à l'intérêt de tous et antipathiques à la grande majorité des représentants. La commission, pour s'épargner de revenir sur ce qu'elle avait primitivement proposé, demandait que la question fût renvoyée à la loi du recrutement. Mais, M. le ministre de la guerre ayant pris la parole et laissé voir qu'il était l'adversaire du remplacement, on a reconnu un danger à l'ajournement d'une question aussi grave et sur laquelle les dispositions du gouvernement paraissent vouloir s'exercer contre le vœu de l'Assemblée. Une lutte sur la question de l'ajournement s'est alors engagée, et combattu par M. Thiers, l'ajournement a été repoussé par 239 voix contre 503. — Le lendemain c'est au fond qu'on plaidait, et la question de fond a fourni à M. Thiers l'occasion d'un des plus admirables discours qu'il ait prononcés. La Montagne avait entrepris de lui rendre toute discussion, toute déduction d'arguments impossibles. Mais les interpellations, les clameurs de la bande rouge, tout incessantes qu'elles aient été, n'ont eu d'autre résultat, en interrompant le cours du merveilleux exposé tracé par M. Thiers des différents systèmes de l'Europe, ainsi que des succès ou des revers amenés dans les grandes guerres par la composition des troupes, que d'attirer sur les interrupteurs quelque vive saillie, quelque trait mordant, quel que leçon méritée, et de doubler par la provocation, — par l'a-propos de ces reparties, l'effet immense de texte improvisation. — M. le général Lamoricière, par ses arguments qui eussent beaucoup mieux servi à combattre le recrutement que le remplacement, s'est trouvé obtenir les applaudissements de l'extrême gauche. Nous reconnaissons que c'est sans la circonstance aggravante de préméditation. Toujours est-il qu'il ne s'est trouvé au scrutin pour la cause de M. de Lamoricière que 140 voix, tandis que celle de M. Thiers en a obtenu 663. Le remplacement a été maintenu et écrit dans la Constitution.

Enfin lundi dernier, après quarante-neuf jours de discussion, l'Assemblée a touché le but de la carrière. Elle avait commencé les débats de la constitution le 4 septembre; défection faite des dimanches et des jours consacrés à d'autres travaux, on trouve qu'environ trente séances ont été absorbées par l'élaboration de l'acte constitutif de la République. Dans cette dernière séance, on a décidé que la Légion-d'Honneur était maintenue; — que l'Algérie et les autres colonies seraient régies par des lois particulières; — que le vœu d'un changement quelconque dans la Constitution ne pourra être converti en résolution définitive qu'après trois délibérations successives, prises chacune à un mois d'intervalle et aux trois quarts des suffrages exprimés, et que la mission de l'Assemblée de révision sera limitée quant à son objet même et quant à sa durée, qui ne pourra excéder trois mois. — La magistrature républicaine sera soumise à une réorganisation dont la règle est tracée par la constitution même. — L'époque de l'élection du président de la République sera déterminée par un décret spécial dans le projet duquel la commission propose de fixer ce choix au 10 décembre prochain. — Enfin on a fait entrer dans la Constitution la résolution, déjà publiée par un décret prononçant que l'Assemblée nationale actuelle fera les lois or-

ganiques. Cette énonciation est fort vague et d'une élasticité dont la dignité de nos représentants, nous l'espérons, les portera à ne pas abuser.

M. de Puysegur, qui trouve sans doute que le suffrage universel ne donne pas assez de besogne aux citoyens, voudrait que la Constitution, que les représentants ont pourtant reçu le mandat de faire, fût, après tout, soumise au peuple. Son discours avait été imprimé d'avance, tous les jours depuis dix ans, dans le journal de M. de Genoude. Les amis de M. de Puysegur ont demandé, sur le vote de son amendement, un scrutin de division. Ils se sont trouvés quarante-deux. Si c'est la condamnation de sa proposition, c'est du moins l'éloge de son cœur.

L'Assemblée, dans l'intervalle de ses votes sur la Constitution et après l'accomplissement de cette tâche, a pris d'autres décisions dont quelques-unes ont une grande importance.

Le gouvernement provisoire avait touché au jury, comme à beaucoup d'autres choses, en dépassant les limites de la prudence, en forçant la mesure du bien, et en s'exposant par cela même à produire du mal. Son décret du 7 mars avait porté à neuf le nombre de voix de jurés nécessaire pour un verdict de condamnation. On se rappelle que la loi de 1834 l'avait fixé à huit et que la législation de septembre l'avait réduit à sept. On a très bien établi que s'il avait été juste d'abroger les rigueurs des lois de septembre, il n'avait pas été prudent de dépasser la mesure de 1834, et ses dispositions ont été rétablies à une immense majorité. Un représentant, M. Farconnet, a demandé ensuite qu'on eût accusé capitale, la peine de mort ne pût être prononcée qu'autant que la déclaration de culpabilité se serait formée à l'unanimité des voix. Cela équivalait à l'abrogation en fait d'une peine que l'Assemblée s'est dernièrement refusée à abolir en droit. Dans de pareilles conditions, on peut affirmer que la peine capitale n'aurait jamais été décernée, même contre un parricide. Comment supposer le contraire lorsqu'on a vu, au bagne de Brest, une chambre de quatorze parricides que l'application des circonstances atténuantes avaient soustraits à l'échafaud? L'immense majorité de la chambre s'est levée pour le rejet de cet amendement. En ce qui concerne les circonstances atténuantes, la nouvelle loi fait plus que n'avait fait la loi du 7 mars, car elle stipule que la simple majorité suffira pour en assurer le bénéfice aux condamnés. La législation préexistante n'admettait, quant à la majorité, aucune distinction.

Vendredi de la semaine dernière, l'Assemblée a réélu, pour son président, M. Marrast. Il a obtenu 485 voix sur 630 votants. Mais on a remarqué qu'à part quelques votes perdus sur le candidat de la Montagne, les autres suffrages non obtenus par M. Marrast ont été donnés à des candidats sérieux. Cela inquiète pour un avenir prochain les amis du président réélu cette fois encore. *Il qui n'est reelecté*, mardi aura moins d'agrément. Mardi, contre le vœu de la commission de comptabilité, contre la dignité bien entendue de l'Assemblée, contre les intérêts du commerce parisien qui attend impatiemment la reprise des réunions de luxe et de plaisirs, une majorité s'est trouvée pour décider que le traitement du président de l'Assemblée nationale serait maintenu à 4,000 francs par mois.

Vendredi de la semaine dernière, M. le ministre de la justice a présenté un projet de loi relatif à la répression des crimes et délits commis par la voie de la presse. Ce projet est un appendice à la levée de l'état de siège; son principal objet est d'autoriser la citation à très bref délai devant la Cour d'assises des écrivains, contre lesquels des poursuites auront lieu.

Le même jour, après un rapport de M. Dupont (de Busac) sur les élections de la Guadeloupe et leur validation par l'Assemblée, on a vu apparaître dans la salle un nègre, d'une entière noirceur, qui est allé s'asseoir à la place de M. Louis Blanc. C'était M. Mathieu Louzy, élu suppléant, auquel l'option de M. Schoelcher donnait le droit de siéger. Mardi dernier, un autre nègre, M. Mazuline, suppléant de M. Bissette, non admis, est également venu prendre place. Mais la curiosité était épuisée, et il s'est vu traiter comme un blanc.

L'Assemblée nationale, sur les instances du comité des finances, de M. Creton, auteur de la proposition, de MM. Ledru-Rollin, Garnier-Pagès et Ducloux, et malgré les observations de M. le ministre des finances, a décidé qu'il lui serait soumis un compte détaillé des dépenses faites et ordonnées par le gouvernement provisoire du 24 février au 11 mai.

Ce vote a amené la démission de M. Godechaux, qui est remplacé au ministère des finances par M. Trouvé-Chauvel, remplacé lui-même à la préfecture de la Seine par M. Recurt, ex-ministre de l'intérieur et des travaux publics.

La séance du 25 octobre a ramené devant l'Assemblée la question des banquets. La République rouge, comme on l'apprend chaque jour, se plaît à boire du vin bleu, et M. Grandin s'inquiète de ce qui se dit, de ce qui se crie, de ce qui se chante au dessert dans ces réunions bachiques. M. Bae, l'avocat de la Montagne, a défendu le droit et le juste l'usage. M. le ministre de l'intérieur, dans un discours incisif et spirituel, a fait justice des fanfaronnades socialistes de l'avocat limousin et déclaré avec fermeté, au nom du gouvernement, qu'on était décidé à maintenir ces démonstrations dans les limites de la légalité existante, et, au besoin, dans les limites d'une légalité qui serait demandée au nom du salut public, à la succession des représentants.

Cette discussion a produit un incident d'une nature toute personnelle. Il parut qu'un certain parti avait imaginé de répandre le bruit que nous étions à la veille d'une émeute occasionnée par l'impatience de voir le chef de ce parti devenir chef de la nation. En bon prince, celui-ci avait dénoncé les intentions séditieuses de ses amis, déclarant d'avance qu'il n'approuvait ni la violence ni l'agitation qui s'autoriseraient de son nom. Le fait est que le projet d'émeute

était une pure invention et que le ministre de l'intérieur n'avait pas cru devoir prendre des mesures ni faire des proclamations à ce sujet, ce qui était à la spéculation son principal intérêt. Ceci ressemble un peu à ces journaux du dernier régime qui cherchaient l'éclat d'un procès pour sortir de leur obscurité; ils rencontraient quelquefois le procès; mais ces journaux cessaient presque toujours d'exister dès qu'ils étaient connus.

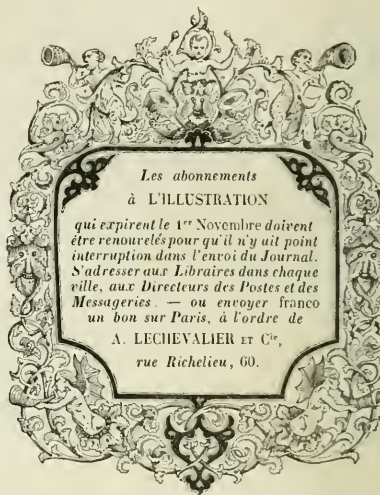
Après ce débat un peu excentrique, l'Assemblée a voté le projet de décret relatif au domaine privé du roi Louis-Philippe et de sa famille, présenté par le comité des finances, avec l'approbation du gouvernement. Ce vote consacre des droits qui sont en même temps dignes de la justice et de la générosité de la France.

Vienne est toujours dans la même situation, mais certaine à peu près qu'on ne songe pas à la soumettre aujourd'hui par le bombardement. Des forces considérables se concentrent entre cette capitale et la frontière pour pouvoir agir tout à la fois contre Vienne d'un côté, et contre les Hongrois de l'autre. On ne voit toujours point venir l'armée de couv-cil depuis si longtemps annoncée.

Berlin et Munich ont eu chacun un accès de fièvre. Le poulx est aujourd'hui un peu moins tendu. — Francfort a cru pouvoir se lever de l'état de siège.

En Italie on croit peu à la reprise des hostilités, et beaucoup à la facilité que la médiation trouvera désormais pour atteindre son but. — Dans la séance du 21, la Chambre des députés de Turin a voté, à une grande majorité, la prolongation de l'armistice.

En Angleterre le choléra se montre plein de bonhomie.



École des Beaux-Arts.

CONCOURS POUR LA FIGURE SYMBOLIQUE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Et d'abord quelle République les concurrents devaient-ils peindre? Était-ce la République de la veille, cette hydre à mille têtes, non moins en guerre avec elle-même qu'avec la royauté constitutionnelle, et qui passait tour à tour de l'ombre des complots dans l'ombre des prisons, — ne se rendait visible que dans ses luttes sanglantes contre la majorité?

Était-ce plutôt la République de 1793 avec son prodigieux cortège de monstres et de héros?

On bien encore la République du Chalet, cette République après boire, cette bachante sensuelle et boursoufflée, tapageuse et poltronne, qui, à défaut d'une expédition d'Égypte et d'une campagne d'Italie, inscra dans ses fastes le coup de main de Chambéry et l'échafaudage de Bissonnets. Tout, cette République de lapis-franc qui décréterait volontiers la banqueroute universelle, pourvu, sans doute, qu'on la chargât de la liquidation; cette République d'abattoir qui demande, comme Bobsespir, l'abolition de la peine de mort, sauf à réclamer, comme lui, l'ajournement de cette mesure jusqu'à la paix, c'est-à-dire jusqu'à l'entier épuisement des veines du pays; cette République présumptueuse et ignare qui ne sait pas, dit-elle, ce qu'il faut faire pour relever le crédit, mais qui déclare qu'il doit y avoir des moyens de le relever, et qui se tire un tel *peut-être* journalier de gâté de cœur le sort de trente-cinq millions d'hommes?

Préferait-on la République des insurgés de juin, qui déjà est entrée dans le baigne de l'histoire et qui porte écrit sur l'épave; le pillage de l'École de droit, l'assassinat du général Brès et le martyre de l'archevêque de Paris?

Se déciderait-on pour la République du banquet de Toulouse ou du banquet de Montpellier, cette République sans esprit, sans cœur et sans Dieu, qui crie: Vive Harbes! vive la guillotine et vive l'enfer! trahissant ainsi l'effroyable trinité de son effroyable religion?

gens manquent de pain, que ne mangent-ils de la brioche? Serions-nous destinés à voir remettre sur le tapis la fameuse question de la maladie des pommes de terre? Quel siècle, hélas! que celui où les farineux ne sont pas plus respectés que les principes, et où ils s'en vont comme les gouvernements.

Le Luxembourg vient de s'enrichir d'une fournée... de statues. A la place de ces Brutus en roines et de ces Théomistes dont le fournement de marbre tombait en loques, la République donne l'hospitalité du plus beau de ses jardins à Clémence laure, à Jeanne d'Albret, à Marie de Médicis; c'est un anachronisme qui lui fait honneur. Un conseiller malencontreux avait proposé de les remplacer par des figures onibématiques de la République, comme si notre République avait besoin de ces subterfuges pour resplendir à tous les regards; n'est-elle pas comme le soleil? tant pis pour qui ne la voit pas. Il est vrai que tout le monde n'est pas encore pleinement d'accord sur la manière de l'envsager et sur la nuance qu'il convient de lui donner; les uns la font blanche, les autres rouge,

il est même une classe d'honorables citoyens qui se permet à cet égard d'assez grandes licences, j'entends désigner MM. les exposants de l'école des Beaux-Arts. Il est impossible de traiter une divinité avec moins de scrupule et dans des intentions plus divergentes, c'est véritablement l'anarchie en peinture. Un juge plus compétent, aux conclusions duquel cette mention fugitive n'enlève rien, vous a déjà parlé de ces esquisses, dont on peut admirer le mérite d'exécution, mais dont l'inspiration reste bizarre. Aristote et les législateurs après lui n'ont indiqués et démontrés possibles que trois républiques; nos artistes, beaucoup plus inventifs, ont découvert la république sylphide qui s'enlève à l'insar des déesses de l'Opéra; la république bergère qui, comme celle de la chanson, presse ses blancs moutons; la république vivandière, coiffée du képi, et vingt autres républiques d'une condition sociale aussi distinguée.

Quand les arts eux-mêmes donnent dans la manie du jour, comment nous réjouis au milieu de ces allusions renaissantes, et le moyen de sortir de cette grande fosse

aux lions qu'on appelle la politique? Entamer la chronique judiciaire? mais ne serait-ce pas se heurter à la politique des conseils de guerre. Point de propos, point de faits et gestes qui n'aient leur couleur *premier-Paris* très prononcée, il faut bien s'y résigner, à ce point qu'on retrouverait la politique jusque dans l'événement le plus ordinaire de cette quinzaine: les *déménagements*. Ce grand *chassé-croisé*, qui s'effectue par trimestre, n'avait jamais été si général, Paris ressemblait à un magasin de meubles ambulants. Ces mobiliers, qui voyagent sur le dos de commissionnaires, sont les représentants et les victimes des révolutions; ils suivent la destinée de leurs propriétaires: *Aujourd'hui dans un frac et demain dans un sac*. Les grands hommes du terme d'avril ne sont plus les gloires du terme d'octobre; et, aux temps où nous sommes, la fortune ne prend personne à long bail; rarement elle multiplia davantage ses tours de roue, et jamais elle ne promena plus de localitaires sur l'océan de ses caprices. Dans ce *bransle universel*, les mobiliers de la veille se cognent contre les mobiliers du lendemain; il en est qui, destitués hier, reprennent au-



Installation de Monseigneur l'Archevêque de Paris, le lundi 16 octobre 1848.

jour lui leur ancienne place, comme leurs maîtres. Combien de maisons voient et verront encore jouer ce petit épisode de la *Journée des dupes* où le cardinal de Richelieu, rencontrant le duc d'Épernon descendant les escaliers du château de Saint-Germain, lui dit: « Quoi de nouveau, monsieur le duc? — Quelque chose de très nouveau depuis une minute, monseigneur, vous montez et je descends. »

Hélas! hélas! c'est une terrible semaine que la nôtre, et vous savez à quel point elle a grossi le chiffre des suicides, et il ne s'agit pas seulement de suicides, mais de drames affroyables, des catastrophes à deux; c'est un écrivain qui se brise le crâne, un père qui se tue et du même coup tue son enfant. Vous cherchiez en vain dans les domaines les plus sanglants de la fiction quelque chose de plus triste et de plus funèbre, la réalité même fut rarement aussi déchirante. Le délire du malheureux Adolphe Nourrit, l'agonie affamée d'Hégésippe Moreau, rien n'est comparable à l'horreur de cet événement. Mais comment, se dit-on, d'ainsi grands malheurs peuvent-ils arriver! le gouvernement est la! comme si le gouvernement pouvait tout prévoir et tout savoir; il n'a rien su, la victime n'avait rien demandé. Certes, les misères de la classe dite *ouvrière* sont grandes et beaucoup trop de ces courageux citoyens se voyent réduits à demander à la bienfaisance publique le morceau de pain que le chômage leur enlève, cependant il y a quelque chose de plus triste encore que ce dénuement et que ces angoisses,

c'est cette mort de Daumont et de son enfant. D'autres ont la ressource des bureaux de charité, l'assistance de la paroisse, c'est un dénuement qui s'avoue et qui a les sympathies de tous, c'est en leur faveur que s'échauffent les philanthropes, que le journal tonne et que la rue menace; mais ces misères pudiques, cette fière indigence, ces souffrances que la victime étouffe dans son sein, ces haillons qu'elle dissimule à tous les regards, cette mort qui lui arrive enfin par le suicide, voilà ce qu'il ne faut pas trop vite oublier.

Nous arrivons au théâtre et la transition est toute trouvée; c'est le *Bureau d'eau des Variétés* ou plutôt c'est Bouffé. l'ouvrier *saboulin*, la tempérance en veste ronde qui, pour quelques doigts de vin blanc avalés dans un moment d'imprudence, perd la tête, rougit, pâlit, chancelle et devient horriblement gris; en même temps l'ivrogne se fait un jouet de son enfant, pauvre cherubin joufflu, et ces caresses, ce rire et ces jeux, tout cela se passe à la hauteur du puits voisin; il faut voir l'ivresse de Bouffé qui est bien celle du peuple et qui n'est pas toujours la bonne, au rebours de l'assertion de Figaro, en ce sens qu'il y a un moment où le malheureux, ayant complètement perdu la raison, laisse tomber l'enfant; l'enfant a crié, on le sauve, on l'arrache des mains de l'insensé, qui n'en devient que plus furieux; il faut voir encore ces éclats de rage, cette action d'insensé, ce triomphe de la matière et de la bête, comme dit Sterne, sur le cœur du père. Assurément Bouffé est toujours un excellent

et très dramatique comédien, et il l'a prouvé une fois de plus en faisant réussir ce ridicule et impossible vaudeville, le *Bureau d'eau*.

Le Gymnase, cet heureux théâtre si digne de son bonheur parce que cette prospérité est le prix des plus louables efforts et de la persévérance la plus habile, n'a pas été aussi bien inspiré avec les *Fonds secrets*. C'est se tromper que de croire qu'il suffit d'un dialogue facile et de deux ou trois couplets galamment tournés pour emporter un succès; il faut autre chose qu'une peinture très étranglée dans un cadre très rétréci. Ces *fonds secrets* sont ceux d'un jeune ménage qu'aucun de ces deux mariés de la veille ne veut inscrire au grand livre de la dépense conjugale. Les fonds secrets de monsieur ont été grignotés par un rat de l'Opéra, tandis que madame confiant ses épargnes à une franchise comète toute occupée de ses atours et autres amours. Il y a une substitution de cadeau, de femme et de robe, qui tient lieu d'exercice pour la peccadille du mari et de dénouement à la pièce, que le jour des acteurs a préservé d'un terrible accroc.

Au théâtre Montansier, l'autre soir les *Parades de nos pères*, hier l'*Été de la Saint-Martin*, et aujourd'hui voici les *Enfers de madame Gualard*, tant il est vrai que les morts et les vaudevilles vont vite.

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage.

Telle est la vérité d'Opéra-Comique démontrée par cet *Été de la Saint-Martin*. Il s'agit d'un vieillard épais d'une jeune fille et d'une *vieillard* qui en tient pour un jeune homme. Le vieillard est ramené à des sentiments plus raisonnables par une attaque de goutte, et la bonne dame sacrifie son amour à sa névralgie. En conscience, nous préférons les *Envies de madame Godard*, mais de si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. La grosse madame Godard a des envies de femmes... grosse allez-vous dire? Non pas, madame n'est pas dans une position intéressante, c'est une idée de son mari, qui en a de stupides. Autant d'envies, autant de cadeaux, et combien de femmes vont trouver le sort de madame Godard digne d'envie; voilà que parmi les ananas, les violettes, les bijoux et les truffes, un neveu Godard, parti depuis dix ans pour aller chercher une bouteille de bière à son oncle, s'en revient nanti d'une femme et d'un enfant. Le public a eu toutes les envies, excepté celle de rire.

Au Théâtre-Français, les coupes sont renversées, Melpomène est en deuil, Agrippine se retire. Hermione est partie. Pourquoi cette retraite subite? Mademoiselle Rachel est malade, voilà! et la réponse vaut bien la demande. Rachel a des envies de... reine tragique, c'est tout dire. On veut pourtant, et nous le voulons bien aussi, qu'une détermination prise *ad irato* lui ait été dictée cette fois par les motifs les plus honorables et les plus légitimes. Le prétexte, c'est



M. Sibour, archevêque de Paris.

une indisposition, mais mademoiselle Rachel ne serait vraiment indisposée que contre l'arrêté ministériel qui a révoqué M. Lockroy de ses fonctions de directeur. On sait du reste qu'une enquête a été réclamée, et comme elle aura pour résultat d'établir la gestion habile et la loyauté du directeur, non moins que la parfaite injustice de l'arrêté qui le destitue, nul doute que mademoiselle Rachel ne soit bientôt rendue à son art et M. Lockroy à ses fonctions.

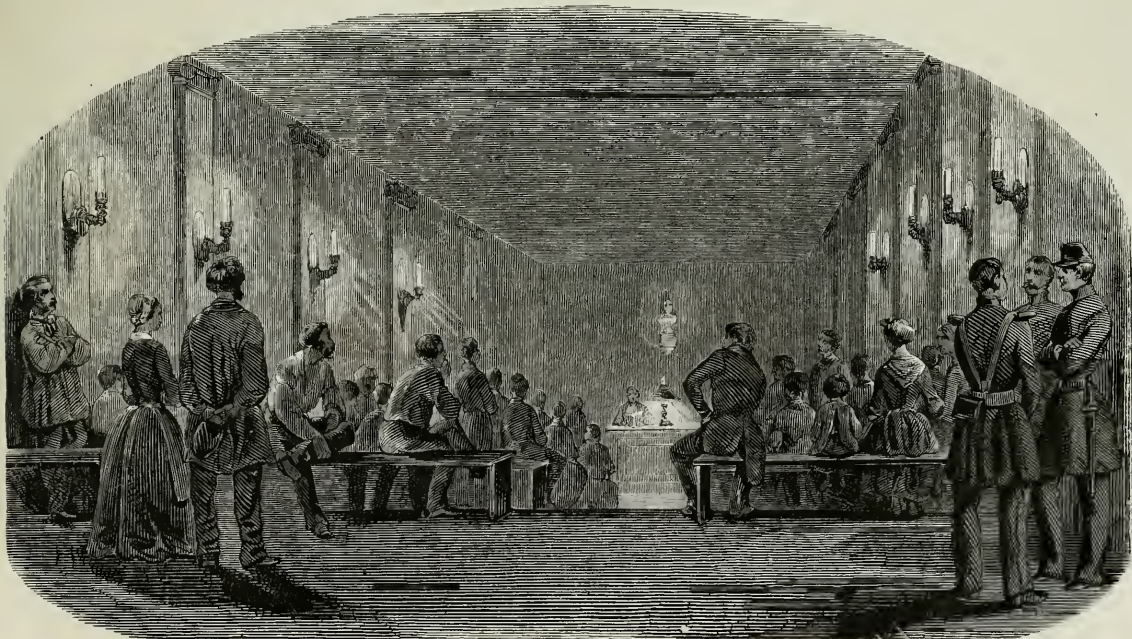
Il ne nous reste plus qu'à expliquer l'une de ces vignettes qui représente l'installation de M. l'archevêque dont notre autre dessin reproduit les traits. C'est le lundi 16 de ce mois que M. Sibour a fait son entrée solennelle dans l'église métropolitaine, où se trouvaient réunis pour le recevoir, le chapitre et le clergé du diocèse. Arrivé à la porte de l'église, le prélat a été complimenté par M. le doyen et archidiacre de Notre-Dame. Conduit ensuite processionnellement à l'autel, il l'a quitté, après les prières prescrites par le cérémonial, pour monter en chaire. De retour au chœur, il a reçu l'obédience de tous les ecclésiastiques de son clergé, qui sont venus deux à deux baiser l'anneau épiscopal et recevoir sa bénédiction; enfin, l'hymne d'action de grâces terminé, le prélat a été reconduit à l'archevêché par tous les officiers. Il est inutile d'ajouter que cette cérémonie, calquée sur celle du *Progresso*, qui se célèbre à Rome lors de l'exaltation d'un nouveau pape, avait attiré une foule considérable.

Les Lectures du soir et la Bibliothèque des Ouvriers à Paris.

Nous nous sommes déjà occupé des lectures du soir, nous avons applaudi à la pensée qui les a fait instituer et nous avons montré l'espoir qu'elles seraient bien accueillies par le public à qui elles sont destinées. Nous sommes heureux de pouvoir dire aujourd'hui que notre appréciation était juste et que nos prévisions n'ont point été déçues. Une circonstance pourtant aurait pu être préjudi-

cial aux lectures : c'est l'époque des vacances. La République est pauvre, elle ne peut encore donner une légitime rémunération aux hommes qui ont accepté la mission toute gratuite de faire les lectures. Force lui a donc été de s'adresser presque exclusivement à des hommes occupant déjà des fonctions rétribuées; les professeurs de l'Université dont elle a réclamé le concours n'ont point hésité à joindre ce

nouveau travail aux laborieuses préparations de leur enseignement; quelques autres citoyens se sont offerts avec un empressement désintéressé. Mais, l'heure venue des vacances universitaires, on ne pouvait demander aux professeurs le sacrifice d'un repos nécessaire autant que légitimement gagné. Il avait fallu annoncer la suspension momentanée des lectures.



Une séance de lecture, le soir, dans une des salles du Collège de France.

Il pouvait y avoir là un danger pour la nouvelle institution. Trois mois d'interruption, n'était-ce pas assez pour dissoudre l'auditoire qui s'était formé autour de chaque lecteur, pour faire perdre à ce public le goût qui lui commençait à prendre à ce nouveau genre de délassément et d'enseignement ?

Deux hommes s'offrirent à l'administration supérieure pour traverser l'inévitable lacune des vacances. L'un avait déjà l'expérience du succès : c'était M. Emile Souvestre, le lecteur applaudi du Conservatoire de musique; l'autre avait la honne volonté et la foi qui menent à la réussite : c'était M. Emmanuel Lemaot. L'un comme l'autre accepta avec reconnaissance le dévouement de ces deux citoyens. Trois lectures furent maintenues pendant les vacances : celle de M. Souvestre à la salle du faubourg Poissonnière; celle de M. Lemaot au collège de France et au lycée Charlemagne.

L'un et l'autre lecteur ont trouvé le récompense de leur zèle dans le plus complet succès. Au Conservatoire, le public, d'abord restreint au parterre, a eu aussi une partie des loges; au collège de France, au lycée Charlemagne, il a fallu transférer les lectures dans des salles plus vastes.

Il y a de nos amis, curieux de s'assurer que le but de l'administration a été atteint, à en l'aire de s'enquérir, dans différentes mairies, de la qualité ou de la profession des citoyens inscrits pour obtenir des cartes d'admission aux lectures. Il a trouvé que 2,500 cartes environ avaient été distribuées ainsi : 1,800 à des ouvriers, 300 à des employés, 100 à des étudiants, 300 à des personnes de diverses professions. Il est d'ailleurs un autre moyen de vérification beaucoup plus facile et plus prompt : c'est d'assister à une lecture. Dans l'auditoire on voit plus de blouses que de redingotes ou d'habits, plus de bonnets que de chapeaux; car les femmes sont admises aux lectures aussi bien que les hommes. Dans le principe, il y eut doute et elles s'abstenaient. Les lecteurs conseillaient que les affiches officielles, en employant l'expression *tous les citoyens*, n'entendaient point exclure les citoyennes. Dés lors les pères de famille vinrent avec leurs femmes ou leurs enfants. Le bon ordre n'y a point perdu. Nous avons assisté plusieurs fois aux lectures, nous y avons vu bon nombre d'enfants, et pas une seule fois le silence religieux de l'auditoire n'a été troublé. Le lecteur passait, un soir, près d'un ouvrier tenant une petite fille endormie; le père crut devoir s'excuser de ce qu'il croyait être une inconvenance : *L'enfant, dit-il, est trop jeune pour sentir les beautés de la lecture*. Un autre disait à nos fils : *Sache monsieur qui nous donne ses soirées et à qui nous ne pouvons rien donner*. Il ne sentait pas qu'il n'eût pu rien donner qui vût pour le lecteur cette simple expression d'une naïve reconnaissance.

Notre population ouvrière est peu lettrée. Qu'avait-on fait jusqu'ici pour elle, que de l'abandonner au vin blanc des barrières et à la littérature frivole du rez-de-chaussée de certains journaux ? Cependant il est en elle un goût naturel, instinctif que le délassément n'a point fait périr et que la moindre tentative de culture découvre tout à coup. Ces hommes qui ont à peine passé quelques mois sur les bancs de l'école primaire, qui n'ont étudié la langue française que dans les mélodrames des boulevards, comprennent admirablement la langue de nos grands écrivains.

Athalie, la plus sévère des tragédies de Racine, lui devant eux, a produit là une profonde impression. Le vieux Corneille les étonne davantage, mais les émeut moins; de parole de grand prestige de la scène, ce style vigoureux et qui parle tant de notre vieille langue est moins familier à un public peu lettré que le langage harmonieux et sympathique de Racine. La lecture d'une tragédie a semé d'ailleurs quelques difficultés matérielles dont la moindre n'est pas la nécessité de couper la pièce en deux séances.

L'histoire intéressante. Nos ouvriers ne la connaissent guère. Au delà des événements contemporains qui ils ont vus ou qu'ils ont entendu raconter par un père, un aïeul, ils ne savent de notre histoire nationale que les noms de quelques hommes ou de quelques faits principaux, sans connaître aucun détail sur les uns et les autres. Aussi écoutent-ils avidement les récits de l'histoire, et si cet historien est un homme qui a la parole vive et sympathique, comme Michelet, les impressions de l'auditoire se fraient par une exclamation sourde, par des mouvements d'émotion ou de satisfaction qui ne se peuvent comprimer.

L'épisode de Jeanne d'Arc a tour à tour excité parmi eux l'admiration, la douleur, la colère. Des femmes étaient venues jusqu'aux larmes. Le récit des batailles de Poitiers, d'Azincourt, les a frappés de la plus douloureuse anxiété. Quelques auditeurs ont reproché au lecteur de rappeler ces funèbres souvenirs, de porter ainsi atteinte à l'honneur national et de glorifier nos ennemis. Il fallut qu'à la séance suivante M. Souvestre revêtit comme les triomphes, les fautes comme les exploits; il dut faire passer du côté de la vérité, il faut que le peuple, lui, s'habitue à l'entendre. Une approbation unanime ratifia ces paroles.

Les leçons de morale, précédées dans une action vive, simple, rapide, comme dans les fables de La Fontaine, ou des nouvelles du *Magasin pittoresque*, sont également saisies et comprises. Après la fable des *Deux lions*, de Florian, dont la moralité semble être une allusion aux déplorables événements de juin, il y eut dans la salle un mouvement général dont le sens était dans cette parole qu'un auditeur lâcha échappé : — *Moi si on avait voulu s'entendre!*

El bien ! que ces réunions, ou ces confusions et se mêlent des hommes de toutes les conditions, servent nous le faire comprendre à tous; il ne s'agit que de s'entendre, et certes ce n'est point à coups de fusil, d'un côté à l'autre d'une barricade, que l'on s'entendra.

Les ouvriers sont très reconnaissants de ce que fait pour eux la République. Nous en donnerons pour preuve les lettres suivantes, adressées au lecteur du Conservatoire :

« MONSIEUR EMILE,
 « Nous autres ouvriers, nous sommes bien heureux que les gens d'esprit comme vous s'intéressent à notre instruction, et je ne manqueraï aucune de vos lectures, puis que vous nous avez dit de venir avec nos blouses; parce que *nos habits de travail sont nos habits d'honneur*. C'est votre mot ! Nous serons plus à l'aise, car beaucoup d'ouvriers n'osaient venir sans être un peu propres, et au jour d'aujourd'hui, où l'ouvrage manque, c'est assez malaisé.
 « Bonjour, monsieur Emile, en vous remerciant.
 « LOUIS PERRON »

« CITOYEN LECTEUR,
 « Je me permettraï de vous dire qu'il vaudrait mieux commencer les lectures à huit heures, rapporté ceux qui ont du travail, qui sortent à six heures, et qui n'ont pas le temps de manger un morceau avant de venir. Sauf ça, il n'y a rien à dire sinon que c'est très bien et qu'il faudrait pouvoir passer ses soirées à vous entendre. Beaucoup qui perdent leur temps au cabaret ou ailleurs auraient plus de plaisir à vous entendre; mais il faut le temps que la chose se dise. Salut et fraternité.
 « AGOT, FRAPPET. »

Il faut le temps que la chose se dise, suivant l'expression de l'ouvrier frappet. Il paraît que, malgré les affiches posées dans toute la ville, malgré l'affluence des auditeurs, la chose ne s'est pas encore assez dite pour être parvenue jusqu'à nos oreilles de l'Institut. C'est ce qui a exposé un des membres de cette compagnie à se faire l'écho de cette parole et fausse accusation que l'on ne fait rien pour le peuple. Dans un article accueilli par un journal de Paris, M. Léon de Laborde raconte comment, à Gènes, son domestique de place lui fit découvrir la bibliothèque Franzoni, dont il ne connaissait pas même le nom. Cette bibliothèque a été fondée, vers 1778, par Franzoni, Genoisi, qui voulut procurer ainsi au peuple le moyen de s'instruire sans frais par la lecture de bons livres et d'échapper ainsi, les jours fériés, aux dangereux plaisirs du cabaret. La bibliothèque, installée dans une maison léguée par Franzoni, est ouverte en été de cinq heures du matin, en hiver de six heures jusqu'à minuit, tous les jours sans aucune exception ni interruption. Composée de dix mille volumes lors de la mort du fondateur, elle en possède actuellement vingt-deux mille. La bibliothèque Franzoni est fréquentée surtout par des ouvriers. M. Léon de Laborde, en demandant à cette institution des cloges mérités, en prend texte pour accuser le gouvernement français de n'avoir encore institué, pour l'instruction du peuple, rien qui révèle une idée, qui porte en soi un germe fécond d'avenir. Après quelques plaintes plus épi grammatiques que justes au sujet des vacances dans les bibliothèques publiques, il exprime le vœu que la République française, quoiqu'elle n'ait pas en la première l'idée d'une bibliothèque pour le peuple, veuille bien donner à la France de 1848 ce que Franzoni a donné aux Génois il y a soixante-dix ans.

C'est en parcourant l'Europe pour étudier l'organisation et les règlements des bibliothèques publiques que M. Léon de Laborde a découvert la bibliothèque Franzoni. Il est vraiment regrettable qu'ayant de partir pour l'étranger, M. de Laborde n'ait pas eu l'idée d'étudier ce qui existe dans son propre pays. Sans sortir de France, ni même de Paris, il aurait trouvé mieux que la bibliothèque Franzoni.

Au centre du quartier le plus peuplé de Paris, il existe un vaste édifice tout entier consacré à l'industrie. De longues galeries renferment les modèles de toutes les machines, de tous les instruments, de tous les appareils qui à imagines l'industrie humaine, depuis la charrue la plus élémentaire jusqu'à la machine à vapeur la plus compliquée. Plusieurs de ces appareils ont servi à l'exécution de travaux devenus célèbres, et présentent ainsi le double intérêt de l'histoire et de l'enseignement.

Dans le même établissement, des cours de sciences appliquées sont faits chaque jour le soir, c'est-à-dire aux heures où les ouvriers peuvent y venir le plus commodément. Les professeurs sont tous des hommes dont le nom est justement honoré dans la science; plusieurs sont des confrères de M. Léon de Laborde à l'Institut.

Enfin, l'établissement dont nous parlons possède une bibliothèque de trente mille volumes traitant de toutes les matières qui peuvent intéresser la classe ouvrière et industrielle. Cette bibliothèque est ouverte le dimanche et tout le reste de la semaine, sauf un seul jour, le lundi, qui est réservé à des travaux de rangement et de nettoyage. Et personnel se compose uniquement d'un bibliothécaire et d'un employé, que M. Léon de Laborde n'accusera probablement pas d'être des sincères.

La République de 1848 ne prétend pas à attribuer le mérite d'avoir créé l'établissement dont M. de Laborde ignore l'existence; elle en rend l'honneur à qui le mérite, c'est-à-dire à la Convention nationale; mais elle s'efforcera d'introduire toutes les améliorations possibles, même en s'inspirant des institutions étrangères.

Nous regrettons, pour un double motif que M. Léon de Laborde ait ignoré jusqu'ici l'existence de cette bibliothèque populaire: 1° il n'eût point écrit son article, qui contient un reproche injuste pour la France; 2° la bibliothèque des ouvriers serait sans doute à cette heure plus riche de quelques centaines de volumes. En effet, M. de Laborde veut bien nous apprendre que, de retour en France, il l'envoya en Sardaigne une caisse de beaux et bons livres. M. de Laborde apparemment n'a pas été moins généreux envers ses compatriotes qu'envers les étrangers. Au sur plus, il en est temps encore, et nous serons charmés d'apprendre que la bibliothèque populaire de Paris a éprouvé, comme celle de Gènes, les effets de sa munificence. Pour lui épargner des recherches, d'ailleurs faciles, nous lui dirons que l'établissement dont nous avons parlé s'appelle le *Conservatoire des Arts et Métiers*, et qu'il est situé à Paris, rue Saint-Martin, n° 208.

Les Romanciers et les Romans du lendemain.

M. DE CUSTINE. — X. THEOPHILE GAUTIER.

Depuis que le savant M. Ducoux a révisé ses augustes fonctions, un cruel souci me dévore.
 Comme je n'ai rien de caché pour vous,
 Je vous dirai franchement
 Ce qui cause mon tourment.

Je me demande avec anxiété si nous allons perdre ces adorables confidences dont l'ancien préfet de police honora, tous les huit jours, les administrés de sa bonne ville. Quoi de plus précieux au fond, sans même parler de la forme, qui pourtant avait son prix! Grâce à ces révélations hebdomadaires, nous savions toujours à quoi nous en tenir sur notre situation politique et économique; nous appritions précisément combien, durant la semaine, on avait confectionné d'habits et de culottes, marié de filles nubles, loué de loges à l'Opéra et aux Funambules, engagé de bonnes d'enfants, et, en outre, car l'imporbe de ne rien ignorer, tout ce que M. le préfet avait accompli pour les menus plaisirs de la garde noble.

Mais on ne s'en va jamais de tout, comme dit Shok-peare, et un point manquait encore à cette nomenclature, si complète d'ailleurs. L'y eût dit mot de l'industrie littéraire, et cependant quelle plus idéale image de l'état social d'un pays que l'état de sa littérature! c'est un thermomètre infallible. Dites-moi combien il se publie chez vous de livres nouveaux, et je vous dirai, à quelques centimes près, où en est la rente? Du 24 février au 23 juin, pas un in-8° d'un poids respectable n'a paru sur l'horizon; des feuilles, des brochures, des papiers volants, c'était tout. Les premiers volumes qui se soient hasardés après le 25 juin, sont ceux dont se compose le roman de M. de Custine. C'est là un acte de courage dont il faut le féliciter, un noble exemple, qui sans doute n'eût pas manqué d'imitateurs si le courage seul eût suffi pour l'imiter. Mais il faut encore, il faut surtout être riche, très riche, avoir cent mille livres de rente, comme M. le marquis, pour pouvoir, dans nos jours de détresse générale, équiper, comme lui, quatre in-8°, et les lancer sur notre mer houleuse à grands renforts d'annonces et de réclames officielles et officieuses! Tout cela coûte, et ne le fait pas tout. Mais n'importe; il est beau d'user ainsi de son bien. M. de Custine, en cela, a bien mérité de l'opinion publique. Son livre fut-il des plus méchants, il n'en a pas moins fait une bonne action, et celle-ci lui sera comptée dans le royaume des cieux, si l'autre ne lui compte guère dans la République des lettres.

Ce n'est pas toutefois qui son nouveau roman, *Romald ou la Vacation*, soit absolument mauvais. Eh! non. M. de Custine a de l'esprit et du goût; il en a même assez pour en mettre toujours un peu dans tout ce qu'il fait. Mais un peu, ce n'est guère, ce n'est rien, quand il est clair-semé dans les deux mille pages d'un récit dont l'action est sans intérêt, dont les incidents et les caractères manquent de vraisemblance, de vérité, d'originalité. Mais votre *Romald*, nous l'avons vu cent fois; il s'est appelé Saint-Preux, René, Werther, Charles Moor, Oswald, Leone Leoni, Anthony, etc., etc. Et votre Rosaline, cette femme exceptionnelle et incompréhensible, cette belle dame mélanco lique, qui fait toutes sortes de sottises au clair de la lune, qui change d'amants plus souvent que de bonnets de nuit, le tout parce qu'elle s'ennuie et qu'elle est lasse de la vie, mais c'est encore une de nos plus vieilles connaissances? C'est Lélia, Indiana, Gorine, Cardiole, Adele, Nélida, toutes petites filles de la nouvelle Héloïse, de cette Julie d'Étange dont la race, comme celle de Saint-Preux, ne finit jamais? Et de ces héros et de ces héroïnes qui se croient quelque chose bavards et tous ces héros qui se croient quelque chose parce qu'ils ne sont bons à rien; il serait temps de renvoyer dans la garde-robe de nos grand-mères toute la droguerie de ces aventuriers sentimentales, qui, après avoir planté là leurs maris et leurs enfants, se en vont avec leurs enfants sur les grands chemins, dans les auberges d'Italie et de Suisse, à la recherche du souverain bien. Est-ce qu'un penserait, par hasard, que toutes ces créatures, ces produits d'imagination blâsée, nous offrent le type du beau moral, du beau poétique? Est-ce que la femme qui se révolte et succombe est plus grande, plus noble, que celle qui souffre et se résigne? Ce n'est que d'hier, il est vrai, qu'on s'est mis en tête de pareilles absurdités. Mauvais goût dans la littérature, sentimentalisme dans la morale, aberrations dans la politique, tout cela est sorti l'un de l'autre depuis la fin du dernier siècle et le commencement du nôtre, qui a terriblement renchéri sur son aïe.

Aussi tout homme qui a un peu de goût, un peu de sens commun, se doit, et doit à la société de faire partout et toujours une rude guerre à ces trois genres de folie qui se tiennent et se soutiennent entre eux. L'auteur de *Lélia* est romantisme, l'auteur de *Nélida* en viendra là, comme y est venu l'auteur de *Catiline*.

J'indiquici un rapprochement que je crois vrai dans de certaines limites, mais qui on fausserait en le poussant trop loin. C'est une règle qui souffre beaucoup d'exceptions, et M. de Custine est une de ces exceptions-là. Quoique sentimental, il n'est pourtant pas socialiste, et il écrit avec goût et mesure. Bien plus, au milieu des jérémiades de ses héros, il se fait l'apôtre de la règle, de la discipline, de l'esprit d'autorité le plus étroit et le plus rigoureux, tel que l'entendaient enfin les reverends pères de la société de Jésus.

M. de Custine a un faible pour les jesuites, et cela se conçoit. Au sein de l'archaïque intellectualité dont nous souffrons, devant ce désordre, cette confusion d'idées, qui est le mal du siècle, on est naturellement porté à regretter la saine influence qu'exercèrent jadis le principe d'une autorité incontestée. Aujourd'hui on ne croit qu'à soi, et dans ce protestantisme universel, il n'y a plus de religion, de foi ni de

loi. Mais tout en reconnaissant l'étendue et l'intensité du mal, je doute que les jésuites soient seuls capables d'y porter remède : nous les avons vus à l'œuvre, et nous savons ce qu'ils valent. M. de Custine, lui, à toute confiance dans les jésuites. Aux jésuites, selon lui, appartient l'avenir, le gouvernement de l'humanité future. Ce sont eux qui nous régèneront, et c'est pourqu岸, en finissant, dans la conclusion de son époque, il a fait de son héros un jeune jésuite. *Autre jeune homme !*

Avant d'en arriver là, voyons un peu par où il a passé. Ce garçon, qui s'appelle *Romuald Fergusson*, est Ecossais, protestant et prêtre. Il a épousé une Allemande, nommée *Rose*, qui l'aime tendrement, mais qu'il n'aime guère; pourquoi cela? *Rose* est jolie; *Rose* est bonne, *Rose* a une foule de qualités allemandes, et elle fait tout aussi bien que *Charlotte* les tartines de beurre et les beignets de pommes. Mais, inconstance du cœur de l'homme! *Romuald* est malheureux d'être heureux. Une femme si simple, si naïvement bonne, n'était pas son affaire. Sa vocation l'appelle à courir le monde, il s'enmène dans les Hébrides, et après avoir lu un jour les poésies de *M. Théophile Gautier*, il se dit :

Autant et plus, ma foi, vaudrait être pendu
Que rester enfoncé dans ce pays perdu !

Justement il vient alors à Londres une Calabroise très déridée, très émancipée, aux grands yeux noirs, portant un cœur orange et des jupons courts. *Romuald* voit *Rosalinde*, *Rosalinde* logne *Romuald*.

Et voilà la guerre allumée.

Adieu donc, et *Rose*, et le vieux père *Romuald*, et les petits *Romuald* passés, présents et à venir. Notre curé prend le chemin de fer, passe la Manche, arrive en Italie juste au moment où sa dolente Calabroise allait se jeter, comme *Empédocle*, dans les gouffres de l'Etna. Il la reconnaît, elle le reconnaît, ils s'embrassent après quelques façons, et vont, bras dressés, bras dressés, visiter l'Etna, dont *M. de Custine* nous fait une belle description.

Ce qu'ils font des lors sur les bords fumeux du volcan et ailleurs, je ne vous le dirai pas, et pour cause. *M. de Custine* est vif dans ses amoureuses peintures, il jousse chaleureusement et le *terruire* et le *passionné*. On sent qu'il a aimé et souffert. Mais je ne puis ici me hasarder dans cette aventureuse partie de son livre.

Toujours est-il qu'après avoir dansé et un peu plus que dansé sur un volcan, *Rosalinde* et *Romuald* se posent l'un à l'autre cette embarrassante question : « Qu'allons-nous devenir ? » Car *Romuald* est marié et *Rosalinde* aussi. On a la contrainte d'épouser un due indécible, comme il y en a même en Italie, et ce due, le due de *Servandoni*, pourrait bien venir réclamer sa femme.

Alors un autre de ces amants, son amant platonique, son *chandlerie*, le jeune *Salvator*, a une idée. Il la fait passer pour morte, grâce à un moyen trop ingénieux pour que je le raconte, et voilà *Romuald* et *Rosalinde* parfaitement tranquilles, qui, sous des noms supposés, voyagent comme frère et sœur dans les pays où les oranges fleurissent, si je ne me trompe.

Mais le monde n'est pas longtemps la dupe, et non de l'artifice le plus adroit, du plus habile déguisement. Puis on ne s'aime pas toujours, même quand on n'est pas mari et femme. *Rosalinde* en vient à penser que *M. Fergusson* pourrait bien n'être qu'un sot, et *Romuald*, de son côté, se demandant si *Rosalinde* est bien sa fin, l'objet de sa vocation, et il finit par se dire,

Pendant ce temps-là, *M. le due* de *Servandoni* passe de vie à trépas, et voilà notre Calabroise parfaitement libre et riche, des qu'elle aura gagné un petit procès que lui ont intenté les parents du défunt, qui persistent à la croire morte, et bien morte.

Vous voyez que toutes ces inventions sont d'un nouveau rare et aussi originales que vraisemblables.

Madame la duchesse cependant, débarrassée de son mari et de son amant, vient à Paris. Là elle mène une tristevie, et, pour se désennuyer, elle prend tour-à-tour ou à la fois, je ne sais trop, un Anglais, un Italien, un Français, deux Suisses et quelques autres, qui pourtant ne peuvent combler le vide de son cœur. *Romuald*, lui, pour tuer le temps, vient rédiger, rue des Saint-Pères, la correspondance d'un journal ultraromant. Enfin, après s'être donnée à son avocat pour gagner son procès, *Rosalinde* meurt confesse par un jésuite, et *Romuald* désespéré s'en va jouer à la bouillotte chez madame *Angélica* ou *Pamela* de *Saint-Symphorien*.

Ce qu'est cette *Saint-Symphorien*, ou il va oublier ses peines, vous le devinez sans peine; aussi *Romuald* perd chez elle presque tout son argent, et, d'autre part, il est blessé par une *lortie* que lui laisse que la peau sur les os. Quand il n'a plus le sort, il tombe malade pour se tirer d'affaire, et il est mort, ou pen s'en fait, lorsqu'un ange arrive à soulait pour le panser, le confesser, le ressusciter et l'emmener dans une chaise de poste.

Cet ange, c'est sa femme, cette pauvre petite *Rose* d'Allemagne, à qui *Rosalinde* la Calabroise avait joué un si méchant tour. *Romuald* alors reconnaît qu'il avait pris l'ombre pour le corps, l'enfer pour le paradis, et qu'évidemment sa femme l'aime beaucoup. D'après cela, vous pensez que *Romuald* et *Rose* vont reprendre la route des Hébrides et y être heureux en y fabriquant beaucoup d'enfants. Mais point, ce serait un dénouement trop vulgaire pour *Romuald*. A ce garçon-là il faut toujours quelque chose d'extraordinaire. Sa femme, qui l'a approfondi, est pénétrée de cette vérité; aussi, malgré les conseils d'un sage prêtre, elle engage *Romuald* à suivre sa vraie vocation, et sa vocation c'est d'être jésuite. *Romuald* va à Rome, est ordonné prêtre, et *Rose* prend l'habit et devient la sœur sainte *Emphrasie*. Le tout finit par un sermon prononcé par le révérend père *Romuald* sur la prise d'habit de ladite sœur dans l'église de *Santa Pudenziana*.

Admirons ici la profondeur des desseins de Dieu et de *M. de Custine*. Que de choses il faut pour faire un jésuite. Combien il y aura peu d'élus, o Seigneur, s'il est si difficile de savoir quand on est appelé, s'il faut essayer tant de traverses avant de bien comprendre sa vraie vocation.

Evidemment *M. de Custine* s'était proposé de nous retracer quelque chose de la jeunesse de *Augustin* et des *Jérôme*, une âme comme la leur, tendre et fouguese, qui, après avoir éprouvé les orages de toutes les passions, des plus délicates comme des plus brutales, après avoir épuisé le calice de la vie mondaine, ne trouve de repos qu'en Dieu. Quoique souvent développée déjà, cette idée pouvait encore fournir matière à des scènes, à des observations intéressantes et saisissantes. *M. de Custine* n'a pas été à la hauteur de son sujet; son *Romuald*, je le répète, a rien qui le distingue de tous ces rêveurs, de tous ces pleureurs du drame et du roman moderne, de tous ces déclarateurs mystiques, lunatiques et romantiques dont le récit commence à faire justice. Quant à *Rosalinde*, c'est, je le répète, une *Lélia*, une *Nélide*, une *Corinne*, toutes héroïnes pour qui je ressens fort peu de sympathie. J'aime cent fois mieux *Marian* ou *Ninon*. Avec elles on sait du moins à quel s'en vaient. Elles sont franchement ce qu'elles sont et n'en valent que mieux pour cela.

C'est surtout au roman de madame de Staël, c'est à *Corinne*, que ressemble particulièrement le roman de *M. de Custine*. Son *Romuald* est cousin germain d'*Oswald*, et le fond des deux romans est le même. Malheureusement pour lui, *M. de Custine* n'a pas dérobé à madame de Staël l'éclat, la vivacité de son imagination, ce brillant pinceau qui a si chagement coloré quelques-unes des pages de son roman, dont la partie descriptive est de beaucoup la meilleure.

Soyons juste toutefois. Si *Romuald* ne peut se comparer à *Corinne*, il est certes supérieur à cette sentimentale et naïve confession de madame *Daniel Stern*, qui, après nous avoir ennuyés dans la *Revue indépendante* sous le nom de *Nélide*, puis réennuyé dans la *Presse* sous le nom de *Valentia*, est allée s'élever, sous la forme d'un in-octavo, dans les salles d'asile du bonhomme *Amyot*, le père noticier de tous ces nouveaux-nés de bonne maison, dont les pères et mères lui payent des frais de nourriture.

Dans *Romuald*, *M. de Custine* n'a pas en l'étrange idée de nous raconter ses amours, comme la belle dame dont je parle, qui nous a si peinte dans son roman un peu plus qu'en buste, qui nous a tout dit, son mari, son amant, ce qu'elle a fait ici et ce qu'elle a fait là. Oh! comme au temps où la critique était encore une puissance, oh! comme un pareil livre eût fourni un beau texte au malicieux bon sens d'un *Gingevé*, d'un *Hoffman* ou d'un *Félet*! Comme ils auraient dit à nos *Lélia*, à nos *Nélide*, à nos *Rosalinde*, qu'avant tout une femme doit respecter et les lois de la famille et les convenances de la société; qu'en brisant les unes et les autres, elle ne prouve qu'une chose, c'est qu'elle n'a pas eu le courage de les observer. Etre une bonne épouse et une bonne mère, voilà le plus noble lot des femmes. C'est vieux, c'est banal, c'est vulgaire, direz-vous; mais ce n'en est pas moins la ce qui fait la dignité de la femme, ce qui la rend aux yeux de tous vraiment belle et vraiment aimable.

Cela dit, et sur l'idée et sur le plan de *Romuald*, et sur son héros et sur son héroïne, j'en laisserai volontiers plusieurs détails, des scènes de la vie parisienne spirituellement retracées, beaucoup de remarques fines et judicieuses, un style généralement pur et correct, des mots heureux, toutes qualités précieuses, mais qui sont loin de racheter le défaut de vérité et d'intérêt qui rendent ce roman lourd et languissant. *M. de Custine* a trop écrit pour nous ses forces; et c'est pourquoi son livre, même venu au monde dans des circonstances plus favorables, n'eût guère obtenu qu'un de ces succès d'estime qui tentent peu de lecteurs et encore moins d'acheteurs.

De *M. de Custine*, du gentilhomme amateur, passons, je vous prie, à un homme du métier, à un simple roturier, à ce cher *M. Théophile Gautier*.

Le volu revenu au roman, cet aimable jeune homme! Il a déposé sa férule de critique, il a laissé un moment en paix les belles-lettres et les beaux-arts, et après avoir jugé, dans sa haute sagesse, la *Reine des carottes* et les fresques de *M. Chenavard*, il a écrit les *deux Étoiles*.

M. Gautier n'a pas d'esprit, de véritable esprit, de cet esprit qui n'est que l'assouplissement du bon sens, l'esprit des *Paral*, des *Molière*, des *Voltaire*, et de tant de critiques distingués du dix-huitième siècle et de l'empire, dont *M. Gautier* se moque, et qui pourtant le valent cent fois. L'esprit de *M. Gautier*, c'est le grotesque; ses dieux sont *Starron*, *Champfleury* et *M. Hugo*. Mais, dans ce sens-là, *M. Gautier* a fait parfois des drôleries assez originales; mais, hélas! cette bonne veine s'est vite tarie. Rien ne s'use plus rapidement, rien n'est si plus monotone que le grotesque. Tous les magots se ressemblent, et c'est pourquoi l'auteur du *Tricorne enchané* n'a pas eu deux succès au théâtre.

Dans le roman, comme il manque d'invention, même de cette invention secondaire de nos feuilletonistes, il est profondément ennuyé; plus descriptif que *Delille*, il n'écrit que pour l'instruction des garçons tapissiers, et pour fournir des sujets de lithographie au *Journal des Modes* des quatre parties du monde.

Si vous retrachez des *Deux Étoiles* tous les détails du costume et d'ameublement, vous réduirez à quelques pages les quinze ou vingt feuilletons de ce roman, dont l'intrigue ne quize pas l'imagination du moins fécond, du plus routinier de nos vaudevillistes.

Il y a cependant, entre toutes ces descriptions, il y en a une vraiment curieuse, c'est celle de la fille de *Dakcha*, l'Indienne *Privanadeva*, que n'égalait en beauté ni *Parvati*, la femme de *Mahadeva*, ni *Mirakesi*, ni *Menaca*. Jamais le

Raphaël de ce pays-là, le roi *Douchmanto* ne rêva, ni ne crêcha femme pareille à celle-là, avec son tendre *Rahadeva*, ses bracelets parçils aux serpens du dieu *Mahadeva*, son cercle d'or de grenats, ses doigts colorés par le *henna*, son talon de *Sacountala* et son doux parfum d'ousira. De *Grèce*, *hisez* cela, au nom de *Brahma*, de *Wishnou* et de *Griva*, ces deux qui régner sur l'Himalaya avec le grand *Lama*. Mais pourquoi diable *M. Gautier* a-t-il mêlé l'empereur *Napoléon* tout cela, car l'empereur joue un rôle dans ce triste roman-là?

Et l'empereur au fond passe par intervalles, comme dit *M. Hugo*, qui a déjà terriblement abusé de *Napoléon Bonaparte*, et qui en a fait un colosse parce qu'il n'a pas su le peindre comme un grand homme.

Mais en vain aussi, en vain trop sur ce triste ouvrage, fort digne, du reste, de la plupart de ses aînés. Si j'en ai parlé, c'est, je le répète, par intérêt pour la gloire de *M. Gautier*; il se perd, il se fourvoie, il se répète de jour en jour. Un pas de plus, et il tombe dans le *Vaquerie*, c'est-à-dire dans le cercle de l'ennui stupide et morne, ou dans le cercle des abnèmes de l'événement et du *Pamphlet*. *M. Gautier* se relèvera-t-il jusqu'à la hauteur du *Tricorne enchané*, ou tombera-t-il jusqu'à *Créogalabas*? telle est la question que s'adressent en ce moment tous les États européens, et d'où dépend le sort du monde.

Acta jacta est.

ALEXANDRE DUFAY.

La Hongrie et la Croatie.

La migration des Hongrois en Europe est enveloppée d'obscurité, bien qu'elle ne date que de mille ans. Les historiens indigènes ne concordent aucunement sur ce point, et chacun d'eux a son hypothèse. Après avoir compulsé dans les pays même les documents les plus authentiques et avoir consulté les auteurs hongrois les plus dignes de foi, nous ne pouvons encore que soumettre les opinions les plus accréditées.

Selon la première, les *Magyars*, *Scythes* d'origine, qui occupaient encore au commencement du neuvième siècle le centre de l'Asie, furent attaqués par des peuplades plus nombreuses venues de la Chine. Vaincus par elles, ils furent contraints d'abandonner leur pays, se dirigèrent vers l'Occident, et, traversant la Turquie, allèrent s'établir dans la Pannonie.

La seconde hypothèse est que les *Magyars*, qui formaient une foule de hordes indisciplinées commandées chacune par un chef, ayant de continuelles altercations entre eux finirent par se soulever les uns contre les autres. De la une guerre terrible dont le résultat fut que le parti le plus faible dut chercher une autre patrie. Ces derniers, après avoir erré longtemps et perdu un grand nombre de leurs par les fatigues et la misère, firent irruption dans la Pannonie, dont ils firent la conquête sur les *Slaves* qui l'occupaient.

Enfin selon la dernière hypothèse (et nous avons que pour nous c'est la plus vraisemblable) les *Magyars*, malgré la fertilité des contrées qu'ils habitaient en Asie, ne se livraient pas à la culture du sol et vivaient en nomades. Ce genre de vie et une pléthore de population leur amènèrent bientôt une grande misère. Vers l'année 832 beaucoup de ces hordes se réunirent sous sept chefs ou *duces*, et après avoir élu *Alom* ou *Almos*, l'un de eux-ci, comme chef suprême, résolurent de quitter leur pays où elles manquaient de tout. Elles songèrent tout d'abord à l'Occident, dont *Alom*, petit-fils d'*Attila*, leur vantait la fertilité et la richesse. Les *Magyars* s'entendirent bientôt unanimement pour prendre cette direction, et partirent après avoir réglé leurs rapports avec leurs chefs pendant l'expédition. Durant le trajet ils vécurent de chasse et de pêche et arrivèrent le trajet ils vécurent de chasse et de pêche et arrivèrent

ainsi aux pays des *Ruthéniens*, voisins de la Pannonie. Les princes de ce pays résolurent de chasser de leur territoire ces peuplades errantes qui menaçaient de s'y établir par la violence; mais leur résistance fut vaine et ils furent forcés d'implorer la paix et d'accepter les dures conditions qui leur furent imposées par le due *Alom*. Les chefs ruthéniens, dans l'intention de se débarrasser au plus vite de l'occupation gênante des *Magyars*, leur varenter la Pannonie, pays voisin habité alors par les *Slaves* et les *Bulgares*, comme une terre féconde et riche où ils trouveraient une existence aisée, vu l'extrême fertilité du sol, l'abondance des forêts remplies de gibier et des rivières poissonneuses. Séduits, entraînés par cette pompeuse description, ils firent conseil et se décidèrent à passer immédiatement en Pannonie. Avant de s'occuper, le due *Alom* rendit grâce aux dieux par de pieux sacrifices, ce qui toucha le cœur de plusieurs chefs ruthéniens à tel point que, transportés d'admiration pour le descendant d'*Attila*, ils se déclarèrent ses sujets fidèles et l'accompagnèrent en Pannonie avec un grand nombre des leurs. Ces *Ruthéniens* se rendirent, après la conquête des *Magyars*, dans toute la contrée; ils sont encore aujourd'hui au nombre d'environ un million, qu'on appelle indistinctement *Raitz*, *Rasciens*, *Rusniaks*, *Ruthènes*.

Les *Magyars* traversèrent la *Lodomérie* et la *Gallicie*, qui, terrifiés à leur approche, se soulevèrent aussitôt. Il en fut de même des *Slaves* et des *Bulgares* qui occupaient la Pannonie. L'endroit où ils s'arrêtèrent en mettant le pied dans ce pays fut nommé par eux *Munkats*, du mot hongrois *Munka*, œuvre, en mémoire de l'œuvre immense qu'ils avaient accomplie pour parvenir dans cette contrée qu'ils adoptaient pour nouvelle patrie. C'est sur cet emplacement même que fut bâtie une ville fortifiée du nom de *Munkats* qui existe encore. Les *Magyars* arrivés dans la Pannonie qui avait été tour à tour occupée par les *Huns*, les *Goths*, les *Lombards*, les *Avares* et les *Slaves*, s'emparèrent sur

ces derniers d'une portion de territoire situé au nord-est qui forme aujourd'hui les comitats de *Hung* et de *Beregh*, sur les frontières de la Gallicie. Ils s'y établirent et élevèrent des retranchements. De cette contrée, nommée alors *Hungu*, les Slaves et les peuples voisins appelèrent *Alom* duc de *Hunguar* et ses soldats *Hunguari*, d'où la dénomination de Hongrois qui leur fut donnée dans toute l'Europe. Quant au mot *Magyar*, en langue turque et en langue hongroise, il signifie Hongrois.

Sous la conduite du duc *Arpad*, qui succéda à son père *Alom*, les Hongrois conquièrent tous les pays situés entre la Turquie et la Germanie, et eurent à se défendre longtemps contre les Esclavons et les Croates, qui ne voulaient pas supporter leur joug. L'unique industrie des Hongrois fut longtemps la

guerre et la chasse; et, quoique ces occupations ne fussent point propres à adoucir les mœurs de ces peuplades qui venaient à peine de se constituer en nation, ils devancèrent de beaucoup les autres peuples plus anciens qui habitaient leurs frontières. Ces hordes païennes, disent les historiens contemporains, dans les premiers temps de leur occupation, faisaient la guerre avec cruauté; le pillage, le meurtre et l'incendie étaient à sa suite. Ce n'est que plus tard qu'ils rapportèrent de leurs guerres extérieures en Allemagne et en Italie la civilisation et les mœurs des Occidentaux. Le christianisme d'ailleurs ne contribua pas peu à ôter à leur caractère ce qu'il avait de dur et de sauvage.

Sous leurs rois les Hongrois eurent à défendre plus tard leur indépendance contre les Grecs,



Louis Kossuth, président du conseil de défense pour la patrie.

Casimir, comte de Batthyani, ex-président du ministère.



Gentilhomme Hongrois de la campagne.

les Turcs et les Allemands. Ce peuple était bien celui que *Léon-le-Philosophe* avait nommé « un peuple noble et libre; » il fut toujours prêt à sacrifier son sang pour ses droits et sa liberté. La maison de *Hapsbourg*, aussitôt qu'elle fut parvenue par ses intrigues à tenir dans ses mains le sceptre de *Saint-Etienne*, s'attacha à asservir peu à peu cette nation forte et fière qu'elle redoutait. Déjà sous *Léopold* l'indépendance des *Magyars* joua son dernier rôle, et ce rôle fut long et sanglant. Il n'y a rien depuis lors qu'on n'ait fait, d'un côté, pour l'opprimer, rien qu'on n'ait fait, de l'autre, pour la défendre. Les Hongrois ont toujours cru, avec raison, être en droit de s'opposer par tous les moyens aux empiétements de l'Autriche dans leurs lois et privilèges. La maison d'Autriche et ses partisans trahirent éternellement les Hongrois de séditions et de révoltes lorsqu'ils revendiquèrent leurs droits lésés. C'est encore ces jours derniers dans les proclamations où il déclara la Hongrie rebelle et les actes de son Assemblée nationale de *Pesth* nuls et non avenue. La liberté hongroise a ses héros et ses martyrs: les *Huniade*, les *Mathias Curvin*, les *Rokoczi*, les *Nadasdi*, les *Zrinyi*, les *Frangapani* ont noblement payé leur dette à la patrie et à la liberté. Nos révolutions ont toujours trouvé de l'écho sur les rives du *Danube*. Depuis 1830 il s'est formé en Hongrie un parti libéral, puissant et actif, comptant dans ses rangs la noblesse comme la bourgeoisie, et à sa tête des chefs pleins de talent et de courage, qui adopta un plan de réformes qui devaient être funestes à la métropole.

L'Autriche était parvenue à la longue à faire presque disparaître la langue *magyare* qu'on n'entendait plus parler que rarement, il y a vingt ans, et que beaucoup de Hongrois ne savaient même plus. L'al-

lemand s'était implanté partout, et c'était pour ainsi dire la seule langue dont on se servait dans les villes. Le parti libéral obtint en 1832 à la *Diète* qu'au lieu du latin, qui était usé dans toutes les assemblées politiques et dans les actes administratifs, on ne se servirait plus que de la langue *magyare*. C'était là un pas immense: aussi l'idiome national fut-il introduit bientôt dans la littérature, dans la presse, dans les écoles et enfin dans les rapports de la société et de la famille, et l'allemand ne fut-il plus que secondaire. Une autre réforme non moins importante fut, en 1844, d'organiser une vaste souscription pour fonder une industrie nationale, et cesser de payer un énorme tribut à l'Autriche, d'où on tirait toutes les marchandises. L'aristocrate répondit en grande partie à l'appel, et bientôt on eut un fonds assez considérable pour ériger des fabriques, des manufactures, des ateliers. On forma ensuite une société dont les membres signaient en entrant l'obligation de n'acheter aucun produit étranger, et faisaient une légère offrande facultative pour secourir l'industrie naissante; au bout de deux ans plus de la moitié du pays avait donné son adhésion. Ce fut un coup terrible pour l'Autriche et surtout pour le commerce de *Vienne*. Le mécontentement des *Viennois* fut vif et tourna contre l'empereur et son gouvernement, excité qu'il était déjà par de nombreux griefs. Il ne devait pas tarder à éclater. En effet, la révolution de *février* fut le signal: l'Autriche, fatiguée du système stationnaire de son gouvernement, réclama des institutions conformes à ses besoins, à ses mœurs, à sa civilisation.

La révolution de *février* fut aussi pour les Hongrois un signal et une occasion, dès longtemps désirée, de réclamer leurs droits méconnus et leur vieille indépendance; les réformes étaient devenues



Paysan Slavonien.

urgentes dans ce pays encore à demi féodal. On sait comment il y fut répondu : d'abord des promesses, puis des attermoiements, enfin des menaces ; telles furent les réponses à de légitimes demandes. Il ne restait plus qu'un parti à prendre, celui d'agir. Un gouvernement provisoire se forma qui commença par faire décréter à la diète nationale l'indépendance de la Hongrie, la formation d'un ministère et d'une chancellerie hongrois, l'abolition des corvées et des dîmes, le rappel des troupes hongroises, qui n'obéiraient plus désormais qu'au ministère. L'empereur, dans une proclamation adressée aux Hongrois, frappa ces actes de nullité. De la une collision et une guerre dont il ne nous est pas donné de prévoir le résultat, bien que nous appelions de tous nos vœux le succès de la cause magyare. Du reste la jeune Hongrie est pleine de confiance dans ses chefs, à qui le talent et le courage ne manquent pas ; il suffit de nommer Louis Kossuth, l'homme le plus populaire de toute la nation ; orateur distingué, publiciste éminent et surtout patriote sincère, il a, dans ces dernières années, payé de sa liberté son attachement à la cause libérale ; le comte Casimir Batthyany, dont les immenses revenus servent à encourager l'industrie nationale et la cause de l'indépendance ; Paul Nyari, le tribun populaire de Pesth ; François Deák le Vertueux, dénomination glorieuse que le pays tout entier lui décerne ;



Pasteur nomade Hongrois.

le comte Ladislas Teleki ; Messaros, et tant d'autres que l'espace de cet article ne nous permet pas de citer.

L'Autriche, fidèle à son système « de diviser pour régner, » l'Autriche, aux nations dispersées, n'a pas manqué en voyant les Hongrois se soulever, de susciter contre eux leurs ennemis les plus anciens et les plus opiniâtres, les Slaves des parties annexées au royaume, et particulièrement les Croates, qui n'ont pu garder de la Pannonie, qu'ils occupaient naguère en grande partie, que la petite contrée située au sud-ouest. Ces derniers, sous la conduite du ban Jellachich, ont tenu en échec tout le pays, et n'ont quitté leurs positions que pour voler au secours de l'empereur, menacé dans ses propres États, dans l'espoir qu'ils ont conçu depuis longtemps de voir réaliser par lui leur rêve favori, celui de former, avec les autres races slaves de la monarchie, un empire slave.

Les Hongrois offrent au voyageur l'un des plus beaux types de l'Europe : la beauté des traits de leur visage et de leurs formes est remarquable. Bien que leur taille ne soit guère au-dessus de la moyenne, leurs membres bien proportionnés accusent beaucoup de force et de vigueur. Ils sont sujets à peu d'infirmes, et nous avons, dans nos excursions en ce pays, rencontré peu d'hommes contrefaits ou bossus. Courageux, robuste, dur à la fatigue et aux



Costumes de fête de la Haute-Hongrie.



Moissonneurs Hongrois.



Costumes de fête de l'Esclavonie.

intempéries des saisons, le vrai Magyar a généralement les traits du visage fort prononcés, le nez long, régulier, le front haut, les yeux étincelants, les cheveux longs et noirs, les moustaches longues et frisées. Il est franc, loyal, hospitalier, généreux, mais fier et d'une grande susceptibilité, qu'il soit seigneur, bourgeois ou paysan. Les femmes ne sont peut-être pas si remarquables par la beauté de leurs traits et de leurs formes que les hommes ; c'est une remarque que nous avons dû faire plus d'une fois.

Le costume des Hongrois est très varié : les nobles revêtent le pantalon hongrois, collant, galonné sur les coutures et sur le devant, la veste brodée et le dolman ; quelques-uns ont, à la place de ce dernier, la pelisse hongroise, galonnée et bordée de riches fourrures qu'on nomme *nente*. En temps ordinaire ils portent l'*attila* ou tunique hongroise noire, galonnée en soie et à brandebourgs. (C'est celle qu'on peut voir aux portraits qui se trouvent en tête de cet article.) Le pied est chaussé de bottes hongroises demi-longues, appelées *esizma*, bordées de franges de soie ou d'or, garnies de glands et d'éperons ; soit de bottines également frangées, *topanka*. Les chapeaux sont à larges bords, arrondis ou pointus comme autrefois ; on porte aussi des toques de velours brodées d'or ou des bonnets de fourrures.

Quant aux paysans, les uns portent la culotte de drap collante et emprisonnée dans de longues bottes, le dolman, la cravate de crêpe noir aux bouts flottants, le chapeau à tête ronde et à larges bords souvent retroussés ; les autres, et particulièrement dans la haute Hongrie, ne mettent d'ordinaire que le *gaty* ou large caleçon de toile, sans ouverture et à coulisses, frangé, se chaussent de sandales, communes à beaucoup de Slaves de la Hon-



Csikós, gardien nomade des troupes de chevaux.

grie et composées d'une sorte de semelle que des courroies rattachent à la jambe par de nombreux tours. Ces chaussures sont la reproduction exacte de celle des Romains. Les uns se prémunissent contre le froid au moyen d'une longue capote, appelée *guba*, ou d'une fourrure de peau de mouton, ou bien encore, dans les districts des Carpathes, d'une peau de lours qu'on chasso dans ces montagnes. Les autres portent une capote en gros drap blanc, qui est assez communément préférée. En Hongrie, l'homme du commun n'a de luxe de toilette que le manteau de drap bleu, doublé de peau de mouton, garni de peau de chèvre et retombant jusqu'aux genoux. Le jeune homme, les jours de fête, orne son chapeau d'une quantité de rubans, de plumes, de fleurs naturelles et artificielles et d'autres oripeaux ; les plus aisés garnissent leurs habits du dimanche de boutons d'argent proportionnés en grandeur et en beauté. Un grand manteau, orné à l'extérieur de dessins de fleurs en cuir de diverses couleurs, et parmi lesquelles domine la tulipe, est encore un vêtement de luxe pour les hommes. Les élégants garnissent en outre de boutons de cuivre bien polis et brillants la longue bande de cuir qui serre le pantalon hongrois et entoure la ceinture trois ou quatre fois.

Le costume des femmes n'est pas moins varié que celui des hommes. Les femmes et les filles mettent beaucoup de recherche dans leurs corsets de soie, leurs bottes rouges ou jaunes, ainsi que dans les manches finement piquées de leurs chemises. Aux grandes solennités, les filles portent encore une espèce de coiffure nommée *parta*, bande de velours noir, garni de fausses perles et affermie à la nate formant couronne, de laquelle retombe une quantité de rubans de soie de toutes couleurs

Mais un vêtement qui leur est indispensable, c'est une pelisse garnie de bœuf de cerandard, doublée de peau de mouton et retournée, et descendant au-dessous du genou. Chaque fille est obligée de se la procurer elle-même avec le fruit de son travail ; c'est pourquoi les filles des paysans aisés se mettent en service jusqu'à ce qu'elles aient économisé de quoi l'acheter. Il est honteux pour une jeune fille de n'avoir pas travaillé à posséder cette pelisse ; c'est la preuve irrécusable de sa paresse et de son éloignement pour la vie laborieuse ; les jeunes garçons ne manquent pas de s'en informer aussitôt qu'ils ont dessiné de l'épouser.

Dans la basse Hongrie les femmes cachent leurs cheveux sous un petit bonnet rond en toile de couleur, ne couvrant que le sommet de la tête et qui fait place le dimanche à un bonnet en étoffe de soie de couleur éclatante. Elles tiennent beaucoup à la beauté et à la blancheur du linge, et leur costume dégage très bien leur taille. Les filles entrelacent de rubans les tresses de leurs cheveux ; les bourgeois y mêlent aussi de fausses perles et des fils de grenat.

Prise en général, la propreté des paysans hongrois est satisfaisante. A la veille de chaque jour de fête, la maison tout entière est blanchie à la chaux ou barbouillée de couleur jaune ; elle est restaurée et réparée à neuf. On ne voit pas les hommes habiter une seule pièce avec les animaux, comme en Pologne et en Russie. Les bancs, les tables et la vaisselle accrochée au mur sont sans cesse frottés et luisants de propreté ; la chambre est balayée chaque jour, et le dimanche, jour où chacun fait sa toilette pour toute la semaine, le dimanche, le linge blanc est renouvelé, les cheveux sont soigneusement peignés et souvent nattés sur le devant, la tête frottée de graisse fondue. Beaucoup se servent à cet effet de lard simplement, et les femmes et les jeunes filles observent le même usage. Deux ou trois barbiers habitent dans chaque village, mais comme ils n'emploient que les dimanches pour les occupations de leur métier, les pratiques ne sauraient guère être servies qu'une seule fois en quinze jours. C'est aussi le dimanche que les balayeurs sont envoyés devant les maisons, et les villageois s'en vont alors tout frais, tout propres par le chemin de l'église. Les chevaux et le gros bétail bien nourris et pourvus d'un équipement propre et bien tenu, forment surtout les objets dont le paysan hongrois se plaît à faire parade ; ils attirent l'estime de ses concitoyens. Quoiconqu'il peut s'en vanter donc, quels qu'en soient les moyens, d'entretenir un nombre de bestiaux qui surpassent ses besoins réels. Le Hongrois devenu soldat conserve toujours ses habitudes de propreté, et il fait admirer de l'étranger l'infanterie autrichienne dont les bataillons de grenadiers sont généralement composés de Hongrois. Quant aux hussards de cette nation, leur réputation par toute l'Europe nous dispense d'en parler ; leurs chevaux de race hongroise et transylvainne sont d'une vigueur et d'une agilité remarquables et généralement de petite taille.

Parmi les types des paysans hongrois, il n'en est pas de plus caractéristiques que ceux du père nomade, appelé *gulyas*, et du *csikós* ou gardien des troupes de chevaux. Nous joignons à cette description des dessins qui reproduisent fidèlement ces deux types magyars.

Le voyageur aperçoit souvent à de longues distances, dans d'immenses plaines désertes, des troupeaux de bêtes à cornes, au poilage uniformément blanc, qui pendant toute l'année y séjourneront sans abri ; elles sont à l'état sauvage, elles n'ont pas encore respiré l'air des étables, et leurs cornes ont toujours été libres du lien. En hiver, les pères nomades se rapprochent des bois et des villages, et le gros bétail hiverné dans un enclos découvert. Les vaches vèlent en plein air au mois de février, et les jeunes animaux s'établissent jureux du sein de leur mère dans la neige glacée. Les Hongrois désignent sous le nom de *gulyas* les troupeaux vivant en plein air pendant l'année entière, et le père nomade est appelé *gulyas*. Le berger, le berger, le gardien des chevaux, tout ont un nom particulier comme dans un vrai pays de pasteurs. De même que chez tous les peuples du sud-est de l'Europe, on trouve chez les Magyars une terminologie pastorale très étendue ; tandis que parmi nul peuple slave on ne remarque cette richesse d'expressions nomades. En Hongrie les termes généralement adoptés qui se rapportent à l'agriculture sont en partie slaves, en partie allemands et très peu en langue magyare ; au contraire, presque toutes les expressions relatives à la vie pastorale sont en langue magyare et adoptées par les Allemands et les Slaves du pays. Les bergers sont de vrais Hongrois avec le large *gulya* ou caleçon de toile à franges, la jaquette courte, le chapeau à larges bords ; le manteau de laine blanche à broderies et les bottes montantes. Leurs chevaux sont longs et noirs, quelquefois nattés ; les traits leur visage fortement aréolés et leurs yeux étincelants.

Les Hongrois sont tellement passionnés pour la vie pastorale qu'il leur arrive de la pratiquer même au service des Allemands, qu'ils méprisent souverainement dans le fond de leur cœur. — Leur cabane, dans laquelle ils ne se retirent rarement que chaque nuit que pendant les grands froids, est ordinairement de forme conique, construite en roseaux, qui en couvrent également l'intérieur ; au milieu, quatre planches clouées ensemble et enduites d'une couche de glaise représentent l'âtre et le four ; un lit de paille se trouve placé sur le côté, et l'oreiller est une bûche recouverte d'une peau de mouton. Les *gulyas*, malgré leur existence si rude, sont frais, sains et robustes ; leur nourriture habituelle est le fameux *gulyas-lás*, mot national ; c'est du bœuf coupé par petits morceaux et apprêté avec des oignons et du paprika, qui en forme le principal assaisonnement, car il doit s'y trouver en telle quantité que l'étranger qui goûte ce mets à la fin dans la boucherie. Ces pères ne traquent point leur si, ce n'est dans la physiologie de leurs fidèles compagnons, les bœufs, ou dans le ciel, ou se trouvent indiquées pour eux d'une manière certaine. Les vis-

situdes du temps et des saisons. Il est impossible que leurs pères, ces nomades d'Asie, aient mené une vie plus simple, plus rustique ; et nous ne croyons pas qu'il existe en Europe un second contraste à la fois aussi frappant et aussi rapproché que celui présenté par les habitudes nomades de ce peuple et le luxe de l'opulente Vienne, que l'on peut attendre aujourd'hui, de la frontière de Hongrie, en trois heures par le chemin de Sopron ou d'Edenbourg à cette capitale. Nulle part les mœurs asiatiques et européennes ne se trouvent en opposition si directe et si prononcée.

Les bergers de la basse Hongrie sont des hommes d'une nature plus rude et plus sauvage ; ils passent toute leur vie dans les forêts avec leurs troupeaux de pores. On ne saurait dire si, dans la forêt de Bakony, par exemple, ils ne sont pas aussi bien brigands que bergers. Ils ne font point de mal aux pauvres, les ménagent au contraire, ils aident même généralement dans leur misère ; ils n'en veulent qu'aux riches seigneurs. Ils respectent aussi les religieux du mont Saint-Martin qui leur inspirent de la crainte, sans doute parce qu'ils ont sur eux droit de justice lorsqu'il arrive à l'un d'entre eux de quitter, sans la permission de son seigneur, le troupeau qui lui est confié. Ils étaient encore redoutables, il y a quelques années, et peu de temps avant notre excursion en ce pays, les bandits de la forêt de Bakony avaient envahi un château, et, après l'avoir pillé, en avaient emporté une somme de 35,000 florins ; ils n'avaient pas tardé à être pris et pendus à la potence du district, toujours en permanence à peu de distance des villes. Ces bergers ont pour arme principale la *eszkany*, espèce de hache d'armes qu'ils emploient tantôt comme bâton, tantôt comme houleite, et qui leur sert quelquefois à couper le bois. Puis quand ils se rencontrent un milieu des forêts, ils s'amuse à jeter cette hache vers un but marqué, et ces jeux leur ont fait acquérir une adresse si extraordinaire, qu'ils atteignent à coup sûr un objet quelconque à la distance de 30 ou 40 pas. Nous en vîmes un jour deux à Pesth qui conduisaient au marché de cette ville deux bœufs, animaux généralement employés au labourage chez les Hongrois. Les bœufs, parvenus près de Bude, situés en face de Pesth, et effrayés par une course incurable, prirent en contrant le chemin de la montagne sur laquelle s'élève la forteresse de ville Bude. L'indigent en galop du pied de la hauteur sur le pont du Danube, qui unit les deux villes, puis, au moment où ils allaient se précipiter sur la foule réunie au marché du quai, leurs conducteurs, qui les poursuivaient à cheval, prévoyant des malheurs, lancèrent chacun leur petite hache qui, traversant d'un trait la foule en désordre, alla frapper la nuque des bœufs. Ceux-ci tombèrent pour ne plus se relever. C'est ainsi que ces *Kanacs*, ainsi appelés dans la basse Hongrie, acquièrent une fatale adresse que plus tard ils ne se contentent plus d'essayer contre les arbres et les bœufs, ils la dirigent souvent contre leurs semblables, et lorsque des différends s'élevaient entre eux, le jet de la hache y joue un rôle aussi grand que le coup de poignard dans les més-intelligences espagnoles. Souvent, après les injures, ils en viennent aux violences ; alors on les voit se saisir soudain, s'éloigner et se placer à distance afin de gagner du champ pour agir au-dessus de leur tête avec une rapidité effrayante et lancer l'arme meurtrière. Lorsqu'ils veulent attaquer quelqu'un à l'improviste, ils jettent du fond des broussailles la hache, qui va frapper sûrement la victime, comme d'autres bandits tirent un coup de pistolet ou de carabine. Cette arme est encore pour eux un ornement ; ils en ont aussi l'air que le Turc et l'Arabe de leur yatagan ; et on les voit si en servir à la danse comme l'Espagnol de ses castagnettes. Nous eûmes plusieurs fois l'occasion de voir quatre, six ou huit de ces bergers nomades dansant ensemble, l'un vis-à-vis de l'autre, en faisant des évolutions nombruses et en brandissant au-dessus de leur tête la *eszkany* avec une rapidité effrayante. Et, chose qui nous étonna, c'est que nul n'était blessé après avoir dansé cette dangereuse danse des pères de Hongrie. Au demeurant, ces hommes, abandonnés au milieu des forêts, menant une vie à demi-sauvage, ne sauraient être meilleurs ; et pourtant lorsqu'on les visite, qu'on pénètre dans leurs cabanes, qu'on a leur confiance, on est étonné de les trouver francs, loyaux, hospitaliers.

Les *csikós*, ou gardiens chargés de la conduite des troupes de chevaux qui sont répandus dans les plaines, sont les hommes les plus robustes et les plus intépides qu'il soit possible de rencontrer. Ce sont eux aussi qui sont employés dans les haras impériaux et dans ceux des grands seigneurs magyars. Ils passent les dix parties de l'année au milieu de la plaine, et leur vie est souvent exposée, surtout lorsqu'il s'agit de se rendre maître de quelques chevaux dont on a fait choix parmi ces troupeaux à demi-sauvages. Cependant il est rare qu'un malheur arrive, grâce à leur adresse, à leur agilité et à leur présence d'esprit. C'est ordinairement au moyen d'un long laçot qu'ils lancent adroitement au cheval qu'ils poursuivent, montés eux-mêmes sur de bons courriers. Après une poursuite à outrance et mille voltes furieuses et quand ils ont jeté leur laçot, ils s'approchent de l'animal, s'élançant vivement sur son dos sans prendre la peine de quitter la pipe qu'ils ont à la bouche, et se laissent emporter par lui jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue ; c'est alors qu'ils en sont maîtres. Ce sont d'excellents cavaliers et qui donnent une idée de ce que vaut la cavalerie hongroise. Un jour nous vîmes à la foire de Pesth un de ces hommes, beau de taille et de visage, à qui un amateur avait fait observer que son cheval ne paraissait point faire la volte avec agilité ; et le *csikós* aussitôt de donner de l'éperon à son cheval, qui s'élança, se dressa et exécuta trois voltes.

Revenons aux costumes des peuples de la Hongrie. Les Esclavons ou Slaves de la Hongrie ont adopté en grande partie le costume des Magyars de la partie méridionale ; celui du nord et de l'ouest ont le plus joli costume ; tandis

que ceux du milieu négligent le leur au dernier point. Ceux-ci remplacent les bottes par les semelles à courroies ou sandales, et au lieu de la pelisse hongroise, ils portent une sorte de manteau assez court ; leurs vêtements, faits de drap blanc fort grossier, sont très malpropres. Ils se couvrent la tête d'un bonnet pointu en forme pyramidale, qui porte, en guise de plumet, leur pipe, comme chez certains Magyars. Dans le nord-ouest le costume journalier de la classe plus élevée, c'est le costume allemand avec les bottes ainsi que le pantalon hongrois ; mais dans les jours de fête, c'est l'habit hongrois complet. Le Slave de la basse classe porte un chapeau rond, pointu et à petits bords, une camisole blanche de drap grossier, le pantalon de drap bleu ou le *gulya* et les bottes montantes. Dans l'été une simple chemise, qui ne va qu'à la ceinture comme celles des Hongrois, et une longue ceinture de toile, dont le bas est serré dans les bottes, remplacent les vêtements chauds de l'hiver. En somme, les Slaves ont un aspect sale et misérable, en général, et on ne doit l'attribuer qu'à leur insouciance et à leur paresse, qui les a fait appeler par les voyageurs les *lazzaroni* de la Hongrie.

Leurs femmes s'enveloppent la tête d'une toile blanche dont la manière d'être pliée et tournée éprouve diverses modifications, selon les différentes contrées où cette coiffure est usitée ; elle sert assez à reconnaître de quelle partie du pays est originaire la femme qui la porte. Quand elles travaillent, les femmes portent une espèce de petit bonnet rond qui couvre en arrière la moitié de la tête seulement. Excepté pendant les froids rigoureux de l'hiver, ou elles paraissent coiffées d'une toile, les filles slaves sont nu-tête, les cheveux remis en couronne ; c'est l'indice de la virginité ; si bien que dans le code des lois l'expression *in capillis* signifie virginité ou non mariée. Un corset ou agrafe de cuir poli se colle à leur taille, et une robe de drap vert ou bleu, retenue par une ceinture en filet de laine rouge, tombe à mi-jambes, laissant à découvert les pieds qui sont nus par le beau temps, et cachés dans des bottes demi-montantes lorsqu'il pleut ou qu'il fait froid, mais en tout cas n'usent ni de bas ni de chaussettes. En hiver la femme s'enveloppe d'une grande toile carrée, bordée de larges raies rouges, et qui sert de nappe en d'autres circonstances.

Le costume des Ruthènes ou Rusniens, aussi de race slave, est tout particulier, surtout celui des hommes. Ils ont des pantalons de drap bleu foncé ou rouge-brun, aussi larges du bas que du haut, au-dessus desquels retombe la chemise jusqu'aux genoux. Cette chemise est recouverte d'un habit de drap brun et à longues manches. Ils portent encore par dessus, quelquefois par dessous, une fourrure de peau de mouton, sans manches, la peau tournée à l'intérieur ; et cette fourrure est bordée de laine blanche et noire. Ils se couvrent la tête d'un haut bonnet de peau d'agneau et s'enveloppent les pieds de peaux crues, affermées par des bandes de cuir ; ce sont les *boskok*, la chaussure aussi en usage chez les Valaques. Ce costume leur rend l'extérieur lourd et embarrassé. Le costume des femmes est varié. Les filles portent une chemise qui est ornée sur la poitrine, sur les épaules et aux poignets de broderies en laine de toutes couleurs, mais le plus souvent rouge. Cette chemise est couverte d'une robe d'étoffe de laine foncée, sur laquelle retombe, derrière et devant, deux étroits tapis en tissu de laine, d'ordinaire rayée de brun et de jaune ; ces bottes forment leurs chaussettes. En hiver la femme s'enveloppe d'une grande toile carrée, bordée de larges raies rouges, et qui sert de nappe en d'autres circonstances. Le costume des femmes est plus simple, et leur tête est couverte d'une toile blanche. — On trouve beaucoup de femmes rusniennes ou ruthènes d'une grande beauté. — Tels sont les principaux costumes des Slaves ; nous ne reproduisons dans les dessins ceux qui nous ont paru être les plus pittoresques. Nous ne parlerons point des autres Slaves comme sous le nom de *Sarokacs*, *Bulgares*, *Célcénts* et *Russes* de Hongrie, dont les costumes diffèrent peu de ceux que nous venons de décrire. Quant aux Slaves-Croates, nous les décrivons tout spécialement dans un prochain article.

Le costume du colon allemand de Hongrie à la coupe bourgeoise ; il est tout bleu et tient à la fois du costume hongrois et de l'allemand. Son chapeau, qui retombe devant sur les yeux, à larges bords, n'a qu'une pointe qui s'éloigne tout droit en arrière de la tête. Les femmes portent des bonnets qui les couvrent assez mal, leur corset est à manches longues, et puis elles sont chaussées de bas et de souliers. En un mot, rien de pittoresque dans le costume de ce peuple.

Le costume des juifs, nombreux en Hongrie (plus de 300,000), est suffisamment connu ; il ne diffère en rien de celui des juifs allemands ; leur luxe n'est pas moins grand en médailles, en perles, en bagues. Enfin ils ne sont pas moins laids et moins sales que leurs coreligionnaires de la Pologne et de la Russie ; cependant il faut dire qu'on trouve chez les juifs de Hongrie de fort beaux types.

HAVEY-MONTAUVILLE

(La suite au prochain numéro.)

Fragment du Journal d'un Voyage au Levant (1)

PAR L'AUTEUR DE MARIAGE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN.

PREMIÈRE CATACTRE.

Samedi, 15 janvier 1848. — Journée d'orage, non dans le ciel, mais à bord du *Volo* (2).

(1) La Grèce, l'Égypte et la Nubie, le désert du Sinaï et la Syrie, pour paraître, le 1^{er} novembre, à la librairie protestante, 2, rue Tronchet. — (2) Notre canot.

d'être, comme tant d'autres pas, un amalgame incohérent de sauts, de pointes, d'entrechats, de pirouettes, etc. : ils sont autant de petits tableaux pleins d'expression, et, par un emploi fort ingénieux de l'art mimique, la signification en est toujours claire, agréable, intéressante ou piquante, suivant la situation. Le pas de la *Vivandière*, par exemple, dépeint tous les épisodes de la vie militaire avec la plus saisissante vérité. La Cerrito ne la danse pas seulement, elle joue encore avec tout l'art d'une excellente comédienne. Le pas de l'Inconstance est une composition ravissante : on les pose les plus gracieuses le disputent aux gestes les plus spirituellement expressifs. Nous trouvons d'une invention moins heureuse le pas de la *Redovostska* qui termine le pièce. Mais dans le pas de six et l'ensemble qui précèdent, il y a abondance de figures et de groupes remarquables. Et puis comment rendre compte de la façon dont le personnage principal est sans cesse mis en évidence dans ces divers tableaux. Il n'y a que la Cerrito elle-même, elle seule, qui puisse faire concevoir tout ce que peuvent dire, sans le secours de la parole, sa physionomie, son regard, son sourire, son bras, lorsqu'il s'arrondit mollement, sa main petite et souple, et jusqu'à son doigt index lorsqu'elle

l'appuie tout contre ses lèvres avec la plus aimable malice, en penchant doucement sa tête de côté. Enfin, tant d'abandon, d'adresse, de netteté, d'agilité riante, de prestesse adorable, ne peuvent se décrire. Nous pouvons du moins affirmer que jamais nous n'avions été témoin d'un pareil enthousiasme. C'étaient des cris, des battements de main, des trépidations de pied, un véritable vertige qui semblait s'être emparé de la salle entière. Nous pouvons encore ajouter que, depuis cette soirée, il n'y a plus qu'une voix dans le public pour proclamer la victoire décidément remportée par M. et madame Saint-Léon sur tous les sylphes et sylphides passés et présents, que tout le monde doute enfin qu'à l'avenir même aucun rival ose la leur disputer.

La musique de la *Vivandière* est de M. Pugin, qui est aussi l'auteur de celle de la *Fille de marbre*. Nous préférons de beaucoup la partition du ballet nouveau. On y distingue une quantité considérable de motifs frais, séduisants, bien rythmés, caractéristiques, entraînants. L'instrumentation en est d'une brillante et riche sonorité. On y remarque souvent des mélanges de timbres très heureusement combinés et des harmonies d'une rare élégance. Nous n'avons à exprimer qu'un seul regret, c'est que tous ces éloges, si justement mérités, s'adressent à un ouvrage dont

le public français n'a pas eu les prémices. Il y a là, ce nous semble, quelque chose de blessant pour l'Opéra, qui s'intitule Théâtre de la Nation, et que la nation subventionne assez richement pour avoir le droit d'exiger des ouvrages spécialement composés pour elle. Quoi qu'il en soit, il n'est personne qui ne veuille jouir d'un des plus délicieux spectacles qui se puissent rêver, et qui n'aille pour cela voir la *Vivandière*.

Il y a un mois, l'*Illustration* a fait part à ses abonnés de la première fête musicale organisée par le comité de l'association des artistes musiciens, dans le jardin de l'Elysée-National, au profit de sa caisse de secours et pensions (voir la gravure et le compte-rendu, page 80 de ce volume). Cette œuvre de bienfaisance et de plaisir a été depuis continuée avec succès. Les deux dernières fêtes de joor que le beau temps a permis de donner ont été d'un genre tout particulier. Elles consistaient en un concours de toutes les musiques des régiments en ce moment en garnison à Paris ou dans ses environs. Trente corps de musique militaire différents sont entrés en lice. Le jury qui pouvait décider de la lutte se composait de MM Adolphe Adam, président, Baulier, G. Bousquet, Caussinus, Klosé, Louis, Maifred, Rousselot et Vogt. Il a décerné deux médailles d'or, consti-



BER TALL

Théâtre de l'Opéra — La *Vivandière*, ballet. — Kathi, madame Fanny Cerrito; madame Robintzel, mademoiselle Aline Dorset; la baronne de Grinberg, mademoiselle Louise Marquet; Hans, Saint-Léon; le baron de Grinberg, Fusch; Robintzel, Berthier.

tuant les premiers prix, à la musique du 21^e régiment de ligne, qui a pour chef M. Metzgher, et à celle du 44^e de ligne, dont le chef est M. Sarrus. Les seconds prix, consistant en médailles de vermeil, ont été remportés par les musiques du 52^e de ligne, dont le chef est M. Gorch; du 73^e de ligne, dont le chef est M. Rehger; du 59^e de ligne, dont le chef est M. Lotz; du 48^e de ligne, dont le chef est M. Henriot; du 14^e léger, dont le chef est M. Maréchal; du 31^e de ligne, dont le chef est M. Simon. La musique du 5^e régiment de dragons, qui a pour chef M. Vincent, et celle du 6^e d'artillerie, qui est dirigée par M. Bonifay, ont aussi chacune obtenu une médaille de vermeil. Les résultats de ce concours d'une espèce nouvelle ont démontré, à la satisfaction générale, que la musique militaire est, actuellement en France, dans une voie réelle de progrès. Cette branche de l'art avait été bien longtemps négligée dans notre pays. Mais tout fait espérer maintenant que les musiques des régiments de notre armée pourront être bientôt comparées sans désavantage à celles si remarquables de l'Allemagne. L'institution du Gymnase musical militaire a contribué pour beaucoup à cette amélioration, que nous signalons dès aujourd'hui. La plupart des corps de musique, qui ont mérité des prix au concours de l'Elysée-National, ont pu chef des artistes naguère élèves de cet utile établissement. On est en renouvelant fréquemment de semblables épreuves, au grand jour, qui ont hâtera le développement, le perfec-

tionnement qu'une émulation excitée avec intelligence ne peut manquer de faire atteindre, et qui est de nos jours plus que jamais désirable. Le comité de l'association des artistes musiciens mérite de vives félicitations pour avoir pris l'initiative, et mis à exécution une si saine pensée. Du reste la difficulté des circonstances et le désir de soulager les malheureux, dont le nombre, comme par une fatalité, va toujours en augmentant parmi les artistes, semblent décupler le zèle et la force de ce comité. Aux fêtes en plein air il faut succéder sans relâche d'autres fêtes, que l'inconstance de la température ne saurait troubler. Une de celles-ci, entre autres, qui ne peut manquer d'offrir un puissant attrait, est le grand concert, de quatre cent cinquante exécutants sous la direction de M. Hector Berlioz, qui doit avoir lieu dimanche 29 octobre, à deux heures, dans la salle du grand Opéra du palais de Versailles. C'est la première fois que les portes de cette enceinte, jadis royale, auront été publiquement ouvertes. Cinquante lustres et mille bougies feront étinceler la décoration pourpre et or de cette magnifique salle de spectacle, où Lulli, Molière et Gluck produisirent leurs chefs-d'œuvre. Nous rendrons compte de cette intéressante matinée musicale.

Par les soins du même comité, dimanche dernier, une messe en musique a été exécutée à la chapelle de ce même palais de Versailles. Une foule immense se pressait sous la nef, dans les tribunes de cette belle chapelle due au génie

de Mansard, et qui retentit autrefois des productions du génie musical de Lulli, Lalande, Campra, etc. La messe exécutée dimanche n'est pas d'aussi vieille date, mais n'en vaut pas moins pour cela. Elle est de la composition de M. Adolphe Adam, qui a présidé aux répétitions et à l'exécution de son œuvre. Cette œuvre se distingue par une facture savante, et cependant pleine de charme et de clarté, grâce à un choix heureux de thèmes simples et bien mélodiques. On a surtout remarqué un *Osantaris*, à quatre voix d'hommes, d'un effet délicieux et vraiment plein d'onction. La jolie voix de M. Octave y brillait particulièrement. Les chœurs étaient formés par les élèves des différentes classes de chant du Conservatoire et d'une partie de la société populaire des Enfants de Paris M. Ambrose Thomas tenait l'orgue. L'orchestre était, en quelque sorte, un résumé de ce que Paris compte d'instrumentistes éminents. Il suffira de citer quelques noms au hasard : les frères Tilman, Casimir Ney, Tollbecque, Gouffé, Duriez, Forestier, Dieppo, Caussinus, etc. Nous ne connaissons pas de plus parfaite jouissance pour un chef d'orchestre que d'avoir à conduire une si brillante cohorte. Et cette jouissance, celui qui écrit ces lignes l'a savourée dimanche à Versailles. Mais la bien-séance prétend qu'il ne convient pas de parler de soi. L'essentiel, c'est que la quête, nous allons dire la recette, a été très fructueuse.

Colonisation de l'Algérie.

Le premier convoi des colons de l'Algérie, dont nous avons, dans notre avant-dernier numéro représenté l'embarquement et le départ à Bercy, a traversé heureusement et rapidement la France aux cris de : Vivent les colons ! vive la République ! Une dépêche tel graphique reçue avant-hier nous apprend qu'il s'est embarqué sur l'Albatros le 22 à Marseille. Au moment où nous écrivons, l'Albatros doit être en vue de Mers-el-Kébir. Quand ce numéro paraîtra, il aura jeté l'ancre depuis deux jours dans cette belle rade, et, après s'être reposés à Oran, les colons seront en route pour la commune de Saint-Cloud (Goudiel), où ils doivent s'établir.

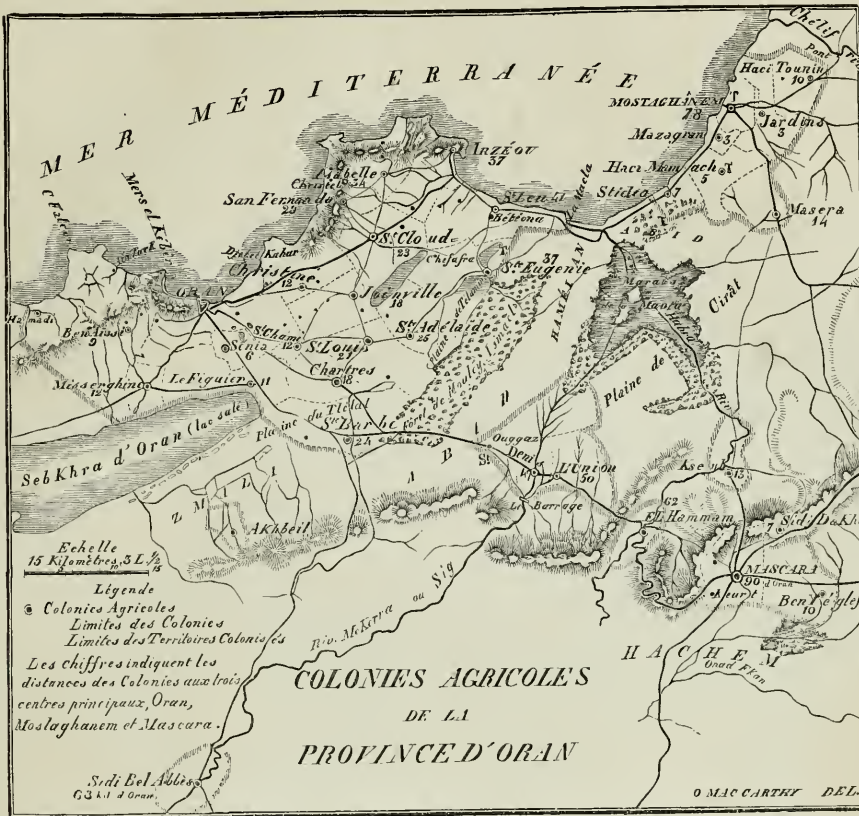
« A Goudiel, disait M. D'illiers dans ses Etudes préparatoires pour la colonisation de la province d'Oran, faites il y a deux ans sous la direction de M. le général Lamoricière, à Goudiel se trouvent des eaux d'une bonne qualité et assez abondantes pour les besoins d'un village de 120 familles. Les terrains qui entourent cette source ne sont pas tous également propres à la culture : ceux compris au nord de la route d'Oran à Arzew sont couverts de broussailles et de palmiers nains, qui indiquent que les terres végétales ne manquent pas ; néanmoins, ces terrains sont tellement rocailleux, qu'excepté dans certaines parties, la charrue ne pourrait y circuler facilement : ils offrent de vastes et excellents pâturages pour les bestiaux. La vigne, sur les pentes sud de la montagne, y viendrait à merveille, ainsi que les

arbres fruitiers et le mûrier. Au sud de cette même route d'Oran à Arzew, il existe au contraire d'excellentes terres à céréales s'étendant jusqu'à la plaine de Talamine. Il s'en-

bestiaux et des vers à soie. — Le commerce des fruits. » Enfin il serait possible d'y cultiver quelques légumes au moyen d'irrigations faciles, si l'on ne recule pas devant les dépenses auxquelles entraînerait la construction des conduits d'eau. »

Le second convoi, qui doit en ce moment descendre la Saône, a pour destination la commune de Saint-Leu, située près d'Arzew. Le troisième, parti de Paris jeudi dernier, sera débarqué à Mostaganem et il s'établira dans la commune de Rivoli, un lieu appelé par les Arabes Assi-Mamach et dans la Vallée des Jardins. Ce territoire renferme environ six mille hectares.

Les environs de Mostaganem, la partie surtout connue sous le nom de Vallée des Jardins, étaient, sous les beyes, couverts d'une quantité considérable de maisons isolées (12 ou 1,500 peut-être). Ces habitations, abandonnées successivement depuis 1830, sont aujourd'hui en ruines, et il sera facile de les restaurer. Nulle position, en Algérie, n'est aussi favorable à la petite culture. Quantité d'arbres de toute espèce, des figuiers principalement, sont encore debout, et n'attendent qu'une main laborieuse et intelligente pour se couvrir de fruits. Enfin, l'eau ne manque pas, bien qu'il n'y ait ni sources ni ruisseaux. Chaque habitation avait des puits de cinq à six mètres de profondeur, donnant des eaux de bonne qualité. Assi-Mamach est un puits de neuf mètres de profondeur ;



suit que l'industrie qui nous paraît convenir aux colons qui iraient se fixer à Goudiel serait :
 • La culture des grains et de la vigne ; — L'éleve des

puits de cinq à six mètres de profondeur, donnant des eaux de bonne qualité.
 Assi-Mamach est un puits de neuf mètres de profondeur ;



Embarquement des Colons pour l'Algérie.

les eaux en sont abondantes et bonnes; c'est une fort belle position. Les terres avoisinantes sont fertiles et propres à la culture des céréales. Celles de la montagne semblent convenir au pacage des bestiaux et à des plantations de figuiers, de vignes, de mûriers et d'arbres fruitiers de toute sorte, plutôt qu'à la culture de l'orge et du blé. Les indigènes y cultivent une grande quantité de melons, de citrouilles, de pastèques et de légumes. Les pommes de terre y viennent à merveille.

Quant à la commune de *Saint-Leu*, où seront installés les colons du deuxième convoi, elle est distante de douze kilomètres. A l'est, de *Saint-Cloud*, de dix-huit kilomètres sud-est d'Arzew, et de trente-huit kilomètres nord-est d'Oran. Son territoire embrasse une superficie de dix kilomètres carrés, soit quatre mille hectares, dont plus de moitié en bonnes terres (le reste, couvert de broussailles, est susceptible d'être défriché); il renferme le village de *Beteoua*, sur l'emplacement du *Viel-Arzed*, et les sources de *Chabat-el-Rais* et de *Tsenamid*.

Un village européen pourra être placé sur le même plateau que le village des indigènes; en ayant toutes ses terres à céréales entre la mer et le pied des escarpements, jusque vers la Macla. Indigènes et Européens ne risquent pas simultanément aux mêmes puits: moitié sera réservée pour les uns, moitié pour les autres. Il y aura lieu de procéder de même pour la répartition des jardins susceptibles d'être arrosés.

Les familles des Beteouas établies sur ce point sont au nombre de 70 et cultivent de 380 à 500 hectares. Les Beteouas d'ailleurs, et cette observation est d'une haute importance, font exception au milieu de la population indigène; ils n'ont point les mœurs des nomades; ils vivent dans des maisons, tiennent au sol et sont toujours restés étrangers aux troubles qui, à plusieurs reprises, ont agité le pays; ils acceptent très volontiers le contact et le voisinage des Européens. Il y a donc de grands avantages et peu d'inconvénients à accoler l'un à l'autre les deux villages; c'est de la que doit sortir la fusion entre les chrétiens et les musulmans de l'Algérie.

Les eaux de *Chabat-el-Rais*, sortant de terre dans le thalweg d'un ravin extrêmement profond, sont bonnes et ne tarissent jamais. Excellentes terres céréales, couvertes encore de broussailles, s'étendent sur les plateaux au sud. En aval, là où l'on commence à arriver dans la plaine basse, au nord, des irrigations seront possibles au moyen d'une conduite d'eau fort simple et peu dispendieuse à établir.

Cet metres environ au-dessous de la source de *Chabat-el-Rais*, le lit du ravin s'élargit et renferme un joli plateau, exposé à la brise de mer, sur lequel un village sera avantageusement placé.

Au lieu dit *Tsenamid*, entre les deux voies actuelles de communication d'Oran à Arzew-le-Port, et d'Oran à Beteoua, à cinq kilomètres sud d'Arzew, deux sources sortent l'une et l'autre du lit des deux ravins, et se réunissent presque immédiatement, pour ne plus former qu'un seul ruisseau. L'une de ces sources donne des eaux fort bonnes; elle paraissait débiter, à la date du 18 avril, de cinq à six litres par minute.

Tous les terrains avoisinants sont propres à la culture des céréales; mais ils sont encore couverts de broussailles et de palmiers nains.

Des hauteurs du territoire de *Saint-Leu* s'étend une vue magnifique, qui embrasse les montagnes des environs d'Oran, le port d'Arzew et sa rade, jusqu'à Mostaganem.

Le quatrième convoi, parti dimanche dernier, a été dirigé sur la province de Constantine. Nous publierons incessamment la carte de colonisation de cette province.

Philosophie du jour.

Le pauvre MOI!

Je me rappelle avec douleur l'histoire fantaisie de cet Allemand, moitié fou, moitié sage, qui montait en chaire, à l'heure de minuit, et seul, sous la nef ténébreuse, s'adressait à lui-même sa propre oraison lumineuse, pleurant et sanglotant, disant adieu et encore adieu à son malheureux *Moi*, à son *Moi* bien-aimé que les philosophes sceptiques lui avaient tué et qu'aujourd'hui, par l'effet d'une étrange survivance, il sentait expirer, enseveli dans les régions intérieures de son être, vu de lui-même sans avoir, hélas! rien perdu de son excellente santé. « Oui, c'est avec ces yeux qui lurent les miens que je me peindre; oui, c'est avec cette bouche qui m'appartient que je prononce sur moi-même les dernières paroles... *noissima verba!* »

Ne riez pas, ne vous moquez pas encore; prenez garde que cette folie ne soit déjà devenue pour nous une demi-réalité. Peut-être la maladie impossible de ce triple Allemand, qui se tue sans cesser de se bien porter, est-elle moins chimérique que vous ne pensez et menace-t-elle aujourd'hui, dans ce siècle d'admirables progrès, de trouver réellement et positivement prise sur la pauvre cervelle humaine. — Vous m'interrompez ici par un nouvel éclat de rire. « Eh pardieu, dites-vous, l'idée est saugrenue; voyez monsieur qui m'insinue que je risque, sous peu, de n'être plus moi-même. Ainsi, à l'entendre, mon *Moi* est malade, et le votre également, madame, votre *Moi*, saisissez-vous, est charmant *Moi* que vous connaissez si bien et les autres si mal! Bref, tous nos *Moi* ressemblent assez, si je ne me trompe, à celui de cet infatigable Sosie, le *Moi* qu'on a battu, rebattu et qui venait chasser de chez lui, pour tout dire, un *Moi* in extrémis... »

Je réponds, avec votre permission: il y a une mesure dans les choses; ainsi que la sagesse, l'absurdité a ses degrés. Veuillez seulement ne lasser dire. Les prémisses ne sont rien sans les conséquences, et vous savez bien que

M. Proudhon, — le fameux, l'ennemi personnel du bon Dieu, — a commencé par établir que la propriété est le vol; ce qui ne l'a pas empêché du tout de prouver en finissant que les propriétaires n'avaient pas de plus sincère défenseur que lui-même; et, en dernière analyse c'est M. Thiers qui se trouve le vrai communiste... Prologue de l'induction et de la déduction!

Je viens de prononcer le nom de M. Thiers. D'abord on vous semble-t-il pas étrange, comme à moi, que ce nom s'accorde aujourd'hui à celui de M. Proudhon? le nom de l'homme d'état éminent, le nom du grand écrivain, du noble esprit digne héritier de deux siècles de raison et de génie, ce nom, illustre et honoré, ce nom à côté de celui du sophiste obscur et venimeux, qui distille le fiel, qui s'applique à pervertir l'intelligence des simples et qui semble apporter dans ce rôle odieux la joie sournoise et basse d'un scolariste défrôlé? O révolutions, voilà bien de vos coups! N'est-ce pas une première et saisissante dégradation de la personnalité humaine que le génie soit obligé de se ravalier jusqu'à de pareils adversaires et de porter sa lumière dans des lieux si bas? Avancez-le, votre *Moi*, au fond de votre poitrine, ne sent-il pas sa juste fierté offensée par l'incroyable avènement de tous ces fils du néant que la malice du sort vient de pousser jusqu'à elle social! Dites, votre propre conscience ne se trouble-t-elle pas, n'hésite-t-elle pas un peu, n'en êtes-vous pas à vous méfier du sentiment que vous avez de votre propre valeur, à vous rabaisser enfin dans le calcul de votre propre estime, lorsque vous voyez toutes choses en proie à si étranges conquérants, lorsque toutes vos notions de dignité et d'indignité se trouvent confondues par le jeu grotesque des événements, lorsque vous comptez soixante mille suffrages parisiens, acquis à un charlatan insigne, à un maniaque devenu l'objet de la risée publique, ou encore à une sorte de chien savant qui joue à la république comme le célèbre Manto joint à l'écarté? L'esprit, talent, politesse, savoir, élévation de sentiment et de pensée, à quoi bon tout cela et quel prix y attachez-vous maintenant, quand nous avons vu M. Louis Blanc sur son tabouret se donnant pour Tibérius Gracchus, M. Proudhon-Greppo se saluant lui-même comme le successeur de Jean-Jacques, et M. Pierre Leroux passant vice-dieu à la place de Jésus-Christ qu'il avait tout bonnement revêtu!...

Vault, belle Émilie, à quel point nous en sommes,

et, sans avoir reçu vos confidences, j'affirme que votre âme délicate et lière souffre de je ne sais quelle humiliation secrète, sous l'empire de ces nouveaux maîtres qui s'imposent à nous par droit de conquête. Il faut bien le dire, c'est l'impression commune que ressentent aujourd'hui tous les cœurs bien faits: la France à honte! Elle à honte... pour employer la comparaison de Montesquieu, — honte de voir son habit retourné à l'envers, et ce qui était dessous mis par-dessus. Et cette mortification nationale, jour après jour, se traduit dans chacun de nous par la tristesse, le découragement, le doute. Tantils que notre première République exaltait les âmes, fertilisait les esprits, proposait partout de grands exemples, d'admirables modèles, rachetait enfin ses excès par la gloire, le génie et le dévouement, celle-ci, la seconde, qu'a-l-elle fait encore, je le répète, que nous humiliant tous, petits et grands, par la scandaleuse éclosion, comme on dit au phalanstère, des médiocrités les plus incroyables, des vanités les plus fauleuses, des sottises les plus énormes, des erreurs les plus vieilles et les plus ineptes, des ambitions enfin les plus criminelles!... Donc, pour reprendre sur un ton plus modeste la suite de mon discours, je serais en droit de conclure sur cette seule impression du dégoût public que le *moi*, ce pauvre *moi* comme je l'appelle, n'est pas chez nous aujourd'hui en trop bel état, et qu'il se trouve pour le moins aussi mortifié, sinon aussi battu, que celui de Sosie; mais il ne s'agit pas uniquement de ce que nous sommes à l'heure qu'il est; il faut compter aussi avec l'avenir et prévoir un peu ce que nous réservent les nouveaux réformateurs de l'espèce humaine. Donnez seulement le sceptre à l'inventeur des ateliers nationaux, ou au Christophe Colomb de l'économie, ou à quelque autre messie *égalitaire*, — et vous verrez des demain les beaux progrès que nous aurons réalisés.

L'autre jour, dans l'un de nos banquets, le dernier mot de leur science nouvelles s'est échappé de leur bouche: « Le christianisme, ont-ils dit, a insinué parmi les hommes l'égalité devant Dieu, la philosophie l'égalité devant la raison, la révolution de 89 l'égalité devant la loi; notre seconde République achèvera l'œuvre en instituant l'égalité devant la fortune. » Ceci est clair et revient, si je ne m'abuse, à la fameuse proposition: « La propriété est le vol. » Pour maintenir, en effet, l'égalité devant la fortune, ne faut-il pas que tout soit à tous? La possession individuelle n'entraîne-t-elle pas immédiatement, selon que les possesseurs sont faibles ou forts, industriels ou inahables, fainéants ou laborieux, l'inégalité entre les fortunes? Ainsi c'est le principe même de la propriété que l'on prétend attaquer et détruire. Doctrine sauvage, subversive de tout état social; négation insensée de ce que nous affirment avec le plus de certitude la raison et la conscience humaines! Et il a fallu pourtant qu'une voix clopente protestât contre de si grossières aberrations; et ce n'a pas été trop du premier talent de ce temps-ci pour prouver la clarté même du jour que niaient ces amis des ténèbres! Quel monument pour notre siècle! Que dira-t-on de nous, un jour, en nous voyant arrêtés ainsi à la démonstration des axiomes, et obligés de établir l'évidence de ce que nous enseignons notre propre nature dans sa conformité la plus certaine avec le sentiment de l'humanité tout entière?

Ne soyons pas ingrats néanmoins; sachons reconnaître la sacrifice même que vient de faire un grand esprit en s'imposant une pareille tâche à laquelle il reste si supérieur, et

disons comme disait toujours Voltaire à la lecture d'un bon livre: « Que béni soit celui qui a rendu ce service à l'espèce humaine! » — Mais après l'analyse philosophique, qui va chercher au fond de notre âme le témoignage irréusable de ce qui est vrai ou faux, je sais un autre moyen de confondre ces doctrines monstrueuses ou le mensonge semble trop souvent de compliqué avec l'ignorance et l'erreur. Au lieu de les combattre dès leur première proposition, au lieu de les arrêter tout net sur l'absurdité de leurs prémisses, croyez-moi, ouvrez-les le champ, facilitez-leur le chemin, favorisez leur cours par un peu de complaisance, laissez, enfin, laissez le sophisme et le blasphème arriver, toutes voiles dehors, jusqu'au port où ils tendent. C'est là qu'il fera bon les regarder, les interroger dans la plénitude de leur démenie et de leur perversité. C'est là que vous trouverez, — à la dernière page de leur évangile, — non plus seulement la négation de telle ou telle vérité, de tel ou tel instinct de notre cœur, mais, chose réellement inpie, la destruction de la nature humaine, telle qu'elle est sortie de la main de Dieu, et sous prétexte d'un faux amour de l'humanité, la ruine même de notre âme, sa déchéance et sa dégradation.

Je le mets ici tous en bloc, socialistes, organisateurs du travail, fouriéristes, humanitaires et autres, car ils sont tous d'accord sur le principe, malgré leurs schismes apparents, et aussi ils vont tous ensemble à la conséquence dernière. — l'abaissement de l'homme. — Destruction de la propriété, voilà le point de départ, les uns l'avouent brutalement, les autres déguisent la chose par un détour de mots, égalité devant la fortune, égalité de salaire ou de répartition etc., etc.; tout ce qu'il vous plaira, pourvu que l'idée y soit. C'est donc de là que nous partons; si vous le voulez, nous établissons avec M. Louis Blanc un petit atelier fraternel: cent ouvriers travaillant en commun, possédant en commun les instruments du travail et se partageant également les bénéfices de leurs efforts unis. A merveille! Ceci se nomme innocemment *association*. Quel malheur que nous ayons vu déjà fonctionner cette miraculeuse machine, et comment se fait-il que l'or de la théorie se soit métamorphosé dans la pratique en une complète banqueroute? Rien d'étonnant à cela, vous répondront les inventeurs qui ne démentent pas ainsi de leur invention; si ce premier essai d'association a pu réussir, la faute en est aux associés eux-mêmes; ils n'ont pas pratiqué assez rigoureusement notre recette d'association. Qu'est-ce en effet que s'associer, dans le sens le plus profond du mot? Ce n'est pas uniquement travailler de concert et répartir également les bénéfices; non, pour trouver le véritable avantage de l'association, il faut encore que les dépenses soient en commun: une seule cave pour tous, un seul grenier pour tous; que les chambres à coucher ne forment plus qu'un dortoir, que les tables se réunissent l'une à côté de l'autre autour d'une cuisine commune. Voilà le vrai principe économique, et, avec les bénéfices matériels que vous en retirerez infailliblement, vous aurez assuré le règne bienheureux de l'égalité et de la fraternité... N'admirez-vous pas ce qu'il peut y avoir dans un mot? Dépenses en commun, vie commune si vous préférez; M. Louis Blanc insinuit déjà cette bagatelle à la fin de son cours d'association au Luxembourg; passé par la rigueur de ses propres syllogismes, ce nouvel *Analab*, que nous avons grand tort de regarder par le petit bout de la lanterne, se souvient d'ailleurs malgré lui vers la rive bien connue du phalanstère. Ainsi ce pauvre, qui prétendait renouveler le globe et ses habitants, tout d'un suite à bout de souffle, était obligé, comme jadis le petit Ponce, de changer les bottes de sept lieues du terrible Fourier, et vous jugez, botté de la sorte, quel chemin il devait faire. C'est un spectacle comique, vraiment, que de les voir tous, les uns après les autres, et, quoi qu'ils en aient, emprunter au maître du phalanstère ces fameux *houzeaux* qui vous les menent d'une seule enjambe au bout de l'impossible: — M. Cabet jusqu'en Jérusalem, M. Pierre Leroux jusqu'à son ineffable triangle, M. Proudhon jusqu'au nihilisme absolu: tout n'est rien, et rien est tout... Amen!

Les morts vont vite, dit la ballade; et de quel train vont-ils nos vivants, nos Prométhées nouveaux, ravisseurs du feu divin?... Rappelez-vous leurs commencements si légers et si doux; quels soupirs de tendresse pour la liberté sainte de l'homme, pour les droits sacrés de la famille et de la société! Il ne s'agissait de rien vraiment que d'une œuvre pie: associer les gens, unir leurs efforts pour les dérober à l'exploitation du capital, leur apprendre enfin, gracieux enseignement, à se partager le fruit du travail commun. Rien de plus, rien de plus... que voulez-vous de plus simple et de plus naturel et de plus juste?... Mais suivez un peu la pente de cette belle nouveauté. Communauté du travail, ce n'est pas assez; il faut encore communauté des dépenses; à la loi économique l'exige... Eh que ne le disiez-vous de suite! Atelier national, carrière, ferme-modèle, je vous reconnais bien, votre nom, votre vrai nom est phalanstère! Vous êtes le tombeau de la famille, de la société, de l'humanité même; vous volez à l'homme le premier de tous ses biens et le plus précieux, sa liberté, vous célébriez la nuit des noces dans un dortoir, vous ravissez l'enfant au sein qui vient de lui donner l'être, vous ne voulez plus de mères, plus de fils, c'est la communauté qui doit avoir pour chacun de nous les entrailles maternelles. O le merveilleux progrès! l'homme n'a plus rien à lui, pas même son cœur; que dis-je, pas même sa propre personnalité. Vous l'avez destitué de la dignité humaine! Et être, assez orgueilleux jadis pour se croire un abrégé du monde entier, un *microcosme*, comme on disait, vous lui avez été jusqu'à la conscience de lui-même; maintenant ce n'est plus que le numéro d'une série quelconque; 24 de la série mâle s'accouplera avec 24 de la série femelle. Venus, venez, venez, dagnez regarder d'un œil élement ce voluptueux livronneur!

Et maintenant n'avez-vous pas raison de trembler pour le compte du pauvre *moi*? N'étais-je pas bien fondé à genir sur les destins ultra-fraternelles que lui réserve à cet insigne egoïste, le règne futur de l'égalité?... Hélas!

M. Proudhon sent est Dieu, et M. Greppo est son prophète; et c'est le cas ou jamais de répéter avec Voltaire : « Le néant a du bon; patience, nous en tâtonerons!... »

Si encore ces restaurateurs de la création voulaient épargner un peu notre faiblesse et nous ménager au moins quelque transition du pauvre état *civilisé* où nous sommes à la rénovation sociale qu'ils nous infligent... Mais non, ce doit être un passage tout salubre, une métamorphose brusque et violente; du jour au lendemain, le terrible niveau va passer sur nos têtes, et le *non-moi* aura succédé au *moi* avant que nous ayons eu le temps de méditer les effets de cette étonnante succession. Quel changement, grand Dieu, et la pensée a-t-elle jamais connue une telle péripétie sociale! Nous sommes aujourd'hui, vous et moi, si bien contents en égoïsme (je prends le mot dans les deux sens, philosophique et moral), en égoïsme et en égotisme, comme on dit quelquefois! Notre petite personnalité est si docilement logée dans notre esprit, dans notre cœur, dans notre chair même; elle y prend si bellement ses aises, elle y fleurit et y fructifie d'une si naïve et si heureuse façon! Songez-y, voilà tantôt dix-huit cents ans, au moins, que l'âme humaine a reçu ce germe fécond du *moi* et qu'elle se transmet, toujours grossissant, de génération en génération. Le jour où l'humilité chrétienne, divinement orgueilleuse, a commencé à régner sur la terre, le jour où s'est répandue parmi les hommes cette superbe parole : « Heureux ceux qui s'abaissent », ont-ils senti, car ils sont très glorieux au ciel, que tout l'âme humaine est, peut-être, dans elle, entrée en possession de elle-même; elle a senti en elle cet infini de grandeur dont parle Pascal; plus elle se morifiait, plus aussi elle s'ennobliant; dans la souffrance, dans l'abjection, elle se divinifiait, et toujours ouverte du côté du ciel.

Conservez vous la ceinture d'un invincible orgueil.

Puis la philosophie, sans lui rien ôter de l'opinion divine qu'elle avait d'elle-même, vint la relever de cette crainte et de cette servitude où la tenaient encore les liens religieux. A la voix de la raison, l'homme reconnut ses droits et ses devoirs envers le monde auquel il avait trop longtemps renoncé, et voulut rendre sa vie présente digne de ses destinées futures; et s'affranchit, il devint libre, il put dire :

Je suis maître de moi comme de l'univers...

Alors sans doute, à cet apogée de la conscience humaine, alors devaient venir les raffinements et les abus du sentiment personnel, l'exercice d'orgueil, la passion égoïste, l'acreté, l'instabilité du *moi*. L'homme en était arrivé à contenir en soi l'univers, et il dut se préférer lui seul au reste du monde. Joignez à cela les séductions irritantes du pouvoir, depuis plus d'un demi-siècle, les tentations de toutes sortes offertes par le régime politique à la vanité et même, il faut le dire, à la sensualité personnelles, et vous aurez cet épanouissement inouï de l'égoïsme qui altère réellement notre condition sociale, ces proportions démesurées, monstrueuses souvent, que le *moi* a acquiescés parmi nous. Combien de délicatesses, de renchérissements, de quintessences égoïstes, vous le savez! que de passions inconnues, d'affections inédites, de souffrances dont on n'avait pas encore idée et que l'excès de la personnalité a créées de nos jours! Le *moi*, qui faisait la véritable énergie humaine, la virilité de l'âme en quelque sorte, n'est-il pas devenu, chez quelques-uns, la plus éternelle maladie? Rappelez-vous Oberman, de si plaintive mémoire, René, Manfred, tous ces héros désolés qui se dévorent eux-mêmes, toutes ces âmes en peine auxquelles leur propre puissance est à charge et que rien ne peut apaiser ni assourdir.

Littérature, philosophie, politique, notre siècle entier est contenu dans ce seul mot : égoïsme; c'est sa force tout à la fois et sa débilité. Le philosophe Fichte, relisant le monde, tira la création entière de la conscience de son *moi*, et ce *moi*, qui un Allemand appelle un *moi* napoléonien, semblait être toutes les autres existences; Malbranche voyait tout en Dieu; Fichte tout en lui-même. De la philosophie, cette personnalité suprême semble passée dans notre littérature moderne; il y a deux cents ans, le *moi* était épais, hâssaible, on ne le supportait pas sous la plume d'un écrivain. Autres temps, autres mœurs. L'égoïsme inspire les poètes aujourd'hui; nous n'avons plus qu'un poësie, la poësie lyrique, personnelle par essence, ou le poëte se chante lui-même, sans cesse et sur tous les modes. « J'ai besoin d'un héros », disait Byron au début de son poëme de *Don Juan*. A quoi bon chercher un héros ? *moi, dis-je, et c'est assez!* Si j'ai souffert, tant mieux, « les malheurs font les beaux vers » si j'ai aimé, mon amour sera mon poëme, et je n'oublierai rien, ni les vaines pensées, ni les chimères, ni les rêves, ni les demi-sensations, ni les vages desirs. « Je passai, dit Oberman, près d'un mur en ruines; une jonquille était fleurie; c'était le premier parfum de l'année... Je sentis tout le bonheur destiné à l'homme... » — Aussi en avons-nous eu assez de poëtes intimes, de romanciers intimes, et même d'historiens intimes! Si personnels que nous fussions, ils ont fini par nous dégouter de leurs vers et de leur prose égoïste. C'est une mode, Dieu merci, qui achève de passer; mais quels abus n'en a-t-on pas fait dans tous les genres, avant que le bon goût public l'eût mise au rebut! Ne vous souvient-il pas de cette impertinente familiarité avec laquelle certains esprits badins, ou soi-disant tels, affectaient de traiter le bon public? Entre deux aliénés, tout-à-coup, on voyait, spectacle intéressant, apparaître leur *moi* en grand déshabillé, coiffé de son bonnet de coton et chaussé de ses pantoufles. — Enfin, pour que rien ne manquât à cette ivresse d'égoïsme, il a fallu que le *moi*, après s'être exalté, glorifié et aussi prostré de toutes façons, finit par se prendre lui-même en dégoût, anéantit et sincèrement : « Etre toujours soi, dit un dénois néo-poète; ne pouvoir se fuir ni s'éviter; déjeuner tous les jours tête à tête avec sa propre personne et dîner dans la même compagnie, et même en dormant se retrouver en sa propre société... quel tourment, quel sup-

plique!... » Du dégoût il n'y avait plus qu'un pas pour arriver à un doute, et ce pas fut franchi. On cite le trait de cet individu qui, placé devant une glace dans un groupe de quelques personnes, avait besoin de baisser la tête pour reconnaître sa propre image parmi les autres figures. Jean Paul, naïf, sans le dire, se dit : « Je suis plus loin encore ce scepticisme personnel que l'être un personnage qui, à force de douter de son *moi*, finit par avoir une peur horrible de s'apparaître à lui-même en chair et en os... Nous sommes ici sur la limite imperceptible qui sépare l'extravagance de la folie... »

Je voulais seulement esquisser la suite des progrès du *moi*, du pauvre *moi* soudainement attaqué par nos réformateurs à l'instant où il doit se croire le plus inattaquable, et menacé de déchoir, d'un seul coup, de la plénitude de vie au néant. Épouvantable passage, je le répète, et dont la seule pensée nous glace!... Mais à tout prix, il faut épurer notre salut social. Point de fausse pitié pour cette pauvre âme qui se déchire; point de lâches attendrissements ni de mollesse compatissantes; périsse l'humanité entière, s'il le faut, plutôt que l'œuvre de M. Cabet, plutôt que la ferme modèle de M. Pierre Leroux, plutôt que la fameuse banque de M. Proudhon! Et c'est tant pis pour nous si nous souffrons le martyre. Pourquoi sommes-nous si gogrenés de vices et d'orgueil que le médecin ne puisse s'approcher de nous plaines sans que tout de suite nous jetions les hauts cris? Oui, nous dira froidement l'entrepreneur du nouvel édifice social, « vous êtes dans toute la fleur de l'égoïsme et de la personnalité; je le sais bien, je le vois bien; mais plus le mal est grand, plus il est invétéré, plus aussi le remède doit être énergique; donc, je taille dans le vif, sans m'arrêter à vos douleurs; n'ai-je pas besoin de vos ruines pour rebâtir à nouveau? »

On connaît les préfaces que ces grands génies ont mises en tête de leurs systèmes; je devrais dire plutôt la préface, car toutes ne font qu'une. C'est toujours le même tableau de nos imperfections sociales, la même satire hyperbolique de nos mœurs et de nos institutions, le même serment implacable de nous faire expier toutes les iniquités passées et présentes. Guerre à l'égoïsme, voilà leur cri de ralliement. Et, dans cette ardeur de destruction, leur hostilité ne s'arrête pas à l'abus, à l'excès qu'il est bon et salubre de réprimer; non, ils veulent détruire jusqu'au principe même de la personnalité, ils veulent arracher de nos entrailles jusqu'à la conscience du *moi*, ce ressort essentiel de la vie, sans lequel nous ne serions existants.

Que leur importe l'avènement nouveau de la liberté et les gages heureux qu'il semble donner à l'avenir? N'allez pas prétendre devant eux que la liberté porte avec elle son influence bienfaisante, qu'elle nous promet, qu'elle nous assure une régénération morale; qu'imposant au citoyen de nouveaux devoirs envers les autres et envers lui-même, elle est le meilleur frein aux vices personnels, aux passions égoïstes; que, garantissant enfin le droit de chacun limité par le droit de tous, elle amène certainement le règne si désirable de la fraternité! — à cet argument ils ont une réponse toute prête, réponse que vous ne prévoyez guère et qui ne laissera pas d'abord que de vous bouleverser. La liberté, disent-ils, écrit-ils sans cesse, la liberté! encore un privilège odieux, encore une prime offerte à l'égoïsme. Qu'est-ce que la liberté, sinon l'exaltation du *moi*, et par suite l'affaiblissement et la perpétuité de toutes les inégalités terrestres? La liberté, c'est l'ouverture donnée à tous pour arriver à tout; c'est la libre concurrence des esprits et des bras; c'est bien l'égalité des devoirs, mais c'est aussi l'inégalité des droits, puisque la société sera redevable envers chacun selon son mérite personnel. Egoïsme, égoïsme, et tout n'est qu'égoïsme. La liberté entretient cette vieille injustice des répartitions diverses; elle perpétuera la richesse et la pauvreté, elle fera obstacle au principe fraternel en développant toujours la personnalité humaine; bref, elle ne sera qu'un instrument de plus, instrument d'exploitation et d'oppression, entre les mains des habiles, des forts, des laborieux, des riches surtout, car les meilleurs profits de la liberté suivent encore ou le capital ou le savoir qui s'acquiert à prix d'argent. — Proscrivons-la donc, la liberté, comme le dernier monopole qui retarde l'établissement définitif de l'égalité sur la terre. Nivelons toutes les têtes humaines; prenons le contre-pied de la vieille raison, de l'antique justice, disons : égalité des devoirs, selon les aptitudes et les capacités de chacun, mais égalité des droits pour tous; que l'homme soit destitué des injustes avantages de nature, qu'il soit réduit au chiffre un comme tous les autres, qu'il fasse nombre et rien de plus, qu'il devienne un être passif, impersonnel, sous la loi commune, que chacun s'asservisse à tous; l'esclavage et l'abaissement mutuels, ce sont là les seules conditions où puissent fleurir enfin l'égalité et la fraternité!

Et après nous avoir enlevé notre premier bien sur la terre, le trésor le plus précieux de cette vie, la liberté, il ne leur restait plus qu'à nous ravir l'autre patrie, la patrie céleste, l'aspiration vers une vie meilleure, l'espoir consolant de retourner au sein de la divinité d'où nous émanons, l'orgueil et la dignité suprême de l'âme qui se croit faite à l'image de son Créateur. — Ils ont destitué Dieu, à son tour. Et qu'avions-nous besoin de Dieu en effet, puisqu'il ne nous était plus permis d'être hommes?...

Voilà ce qu'ils nous proposent, ces bienfaiteurs de l'avenir. Savez-vous, en retour, ce qu'ils nous rendent? Le grand Charles, leur maître à tous, le fondateur du phalanstère, n'a pas oublié le chapitre des compensations. Dans son âme et conscience, il a senti qu'il nous redevait bien quelque chose; aussi s'est-il exécuté magnifiquement, comme un riche qui a les mains toutes pleines, et qui daigne les offrir. Vous perdez votre liberté, vous êtes dépouillé de votre propre personne, nous a-t-il dit, vous risquez même de n'avoir plus de Dieu; ne vous désolés pas, je vais réparer toutes vos pertes, en vous donnant quelques sens nouveaux, une queue par exemple et un œil au bout de cette queue; pro-

mière jouissance que votre vieux monde n'eût jamais inventée!... Puis, si vous voulez vous mettre à tout régime harmonique dans un an d'ici, j'aurai double, triple, quadruple les forces de votre estomac; au lieu de faire deux repas seulement, vous en pourrez faire dix à la journée, sans vous charger trop; et tels sont les effets bienfaits de cet ordinaire qu'une de mes jeunes filles du phalanstère peut livrer seule, avec avantage, contre dix grenadiers de l'Etat étiolé! — Que souhaitez-vous de plus riant et de plus délicieux? Il ne manquait qu'une chose à l'Élysée pantagruelique de Fourier; M. Cabet n'a pas voulu de sous-entendu; il a complété le tableau de la félicité fraternelle, en dotant son Icarie de ces fameux indispensables, si attrayants et si gracieux qu'on y passera, j'imagine, tous les intervalles laissés entre les dix ou douze festins de la journée. — D'autre part, M. Pierre Leroux s'est chargé du plaisir des yeux; il sera le décorateur de l'association, et il vient, pour premier essai de son talent de coloriste, de transporter toutes les nuances de l'arc-en-ciel sur l'étendard démocratique et social. — Quant à M. Proudhon, qui regarde en pitié du haut de son génie toutes ces inventions rivales des sciences, il ne nous a point encore communiqué son plan de paradis terrestre; mais je suis bien sûr qu'il cherche pour nous de nouveaux secrets de jouissance; lui aussi, il veut nous ôter notre âme, mais, comblez-y, il fera quelque chose pour notre corps...

O docteurs de la science nouvelle! à régénérateurs du monde! c'est donc dans cet abîme d'absurdités et de dérisions que vous vous êtes laissé choir! Pour réformer l'être humain, vous le plongez dans les sens et le précipitez vers la matière; vous étouffez en lui le sentiment, et vous flâchez, et vous irritez les appétits. Noble tâche, généreux enseignement! En d'autres temps, l'incroyable ineptie de vos sophismes n'eût excité que l'indifférence ou le risée du public; aujourd'hui, dans l'ébranlement universel de la société, vous adressez aux intelligences les plus grossières, aux passions d'une humilité aveugle, vous affrontez hardiment la raison, vous blasphemés sans peur, vous vous vengez d'avoir été méprisés en pervertissant à plaisir, vous envenimez toujours la plaie que vous avez faite pour nous forcer enfin à compter avec vous, et dans l'ivresse de vos succès déplorables auprès de l'ignorance et de la simplicité, vous finissez par croire vous-mêmes à vos rêves monstrueux, par espérer presque qu'un matin ils se pourront réaliser... Mais vraiment l'œuvre dépasse un peu les forces de votre âme et de votre génie. Si les circonstances vous ont faits dangereux et funestes, un jour, et ce jour doit être prochain, nous l'espérons, un jour votre nom ne sera pas médiocrement plaisant; il s'ajoutera à la liste bouffonne de ces rhéteurs malins, de ces contempteurs extravagants qui n'ont pu supporter Dieu, ni souffrir que l'homme ait une âme... Puisse, toutefois, la clémence céleste vous épargner la triste fin de votre précurseur, Bonaventure Desperriers! C'est un vœu que je forme pour vous bien sincèrement.

X.

Bulletin bibliographique.

Le ministère de l'Instruction publique et des cultes depuis le 24 février jusqu'au 5 juillet 1848, par M. CARNOT, représentant du peuple.—Paris, 1848; Pagnerre, 68 pages.

M. Carnot est un de ces hommes de cœur, de conscience et de talent dont on peut ne pas partager les opinions, mais dont il n'est pas permis de suspecter les intentions. Ces certaines mesures de son administration, mal comprises d'ailleurs, ont paru mériter de sévères critiques; il n'en est aucune du moins qu'il n'ait prise, nous en sommes convaincus, avec le vif désir d'être utile à ses concitoyens, avec la conviction profonde qu'elle produirait les plus heureux effets. Sur ce point, ses adversaires les plus passionnés sont forcés de lui rendre pleine et entière justice. L'histoire de son ministère qu'il a publiée tout récemment n'est donc pas une justification que personne n'eût songé à lui demander, mais une explication de ses actes publics depuis le 24 février jusqu'au 5 juillet 1848. Fidèle à une habitude de dix années, M. Carnot expose avec la plus louable sincérité aux électeurs qui l'ont nommé représentant ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a fait, pourquoi et comment il a donné sa démission le 5 juillet. La lecture de cet intéressant mémoire détruira bien des préventions. Après l'avoir achevé, nos juges impartiaux absoudront complètement l'ex-ministre de l'Instruction publique et des cultes des ridicules accusations portées contre lui par l'envie et la haine. En appelant sur lui cette responsabilité morale qui se témoigne par la réprobation ou par la reconnaissance du peuple, M. Carnot ne pouvait pas douter du résultat. Aussi, après avoir récapitulé les pages qu'il venait d'écrire, faisait-il la déclaration suivante, à laquelle nous nous exprimons de souscrire. « J'ai l'orgueil de croire que ces quatre mois de ma vie ont été bien employés, que j'ai loyalement et réellement servi mon pays, et que j'aurai un jour le droit de dire à mon père que j'ai transmis honnêtement son nom à des enfants.

M. Carnot nous révèle dans son mémoire un fait si honorable pour lui et pour l'espèce humaine — qui nous donne trop rarement l'occasion de la louer — que nous ne pouvons résister au désir de le citer :

« J'ignore, dit-il, si, parmi ceux qui m'ont débarrassé de la direction de l'Instruction publique, il en est qui la désiraient pour eux-mêmes; pauvres ouvriers, plus aveugles encore... »

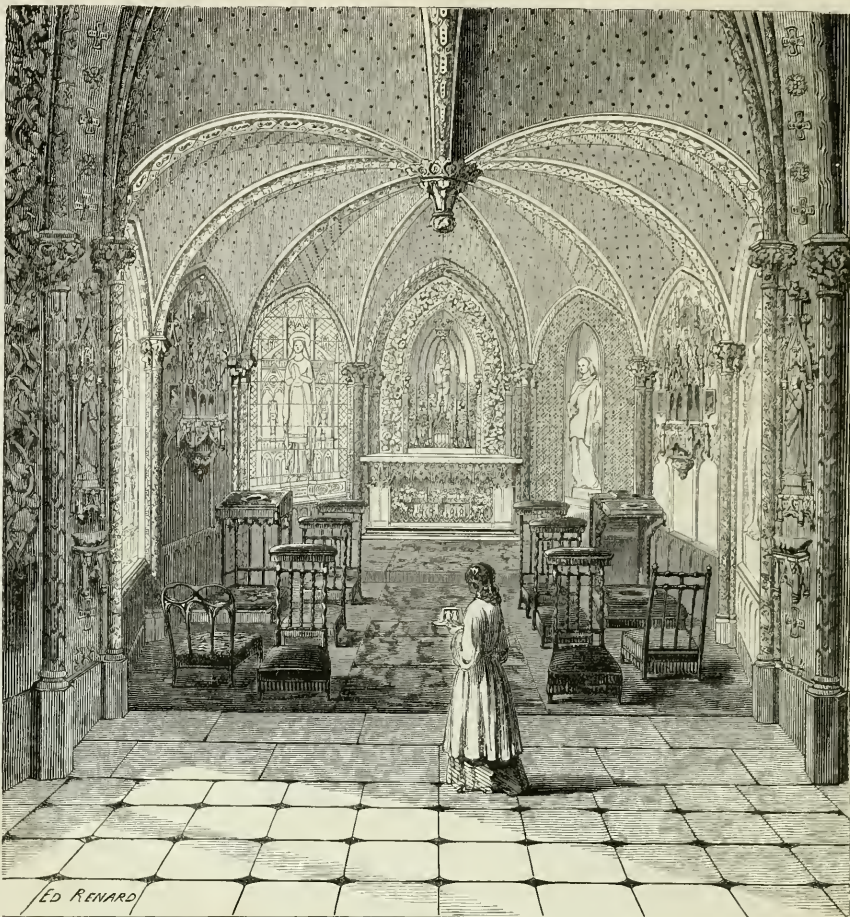
« Quoi qu'il en soit, je les remercie, non pas du repos qu'ils m'ont procuré, il n'y a guère de repos pour les citoyens dévoués, dans un temps comme le nôtre, mais surtout parce qu'ils m'ont donné une occasion de plus d'estimer le cœur humain. Pendant mes journées de savoir j'avais vu bien des petites misères morales; mais depuis que j'en suis sorti, j'ai vu des traits honorables plus nombreux encore.

« A côté des témoignages de regret du corps enseignant, qui m'ont profondément touché, j'ai vu venir à moi avec des preuves d'affection et de sympathie des hommes dont le nom m'était complètement étranger. Les courtisans du revers ont été plus empreints peut-être que ceux du succès. »

Chapelle gothique de l'hôtel de M. de Pastoret.

Il existe encore, et il faut espérer, dans l'intérêt et pour l'encouragement des artistes, qu'il existera toujours de ces grandes familles chez lesquelles le goût des beaux-arts se perpétue de génération en génération et qui aiment à se poser dans ce culte des agitations de la vie politique. C'est dans ces familles que se forment, se conservent et se continuent ces riches collections trop souvent réservées aux visites de quelques amateurs privilégiés, et dans lesquelles l'Illustration ne désespère pas, comme elle y a réussi déjà quelquefois, de faire pénétrer ses lecteurs.

La galerie de tableaux anciens conservée par M. le marquis de Pastoret, peut figurer parmi les plus précieuses de ces collections, et il n'est pas étonnant que sa fille, madame la comtesse de Plessis-Bellière, ait puisé, dans la contemplation des morceaux remarquables qui en font l'ornement, le goût de l'art sérieux et élevé dont nous ne citerons pour preuve que l'oratoire, ou plutôt la chapelle qu'elle a fait construire dans l'hôtel occupé par sa famille sur la place de la Concorde. Cette chapelle a eu pour architecte M. Breton, auquel nous devons déjà l'église conventuelle de Notre-Dames-des-Champs; le gothique du quatorzième siècle est le style adopté par M. Breton, pour la construction de ce petit vaisseau



dont les proportions sont si harmonieusement combinées que sa dimension réelle en paraît doublée; revêtue en entier d'une peinture polychrome, rehaussée d'or à l'instar des anciennes basiliques, cette chapelle a été en outre décorée de guirlandes de fleurs de lys, de mauve et de vignes vierge qui serpentent autour des colonnettes, tapissent les parois de gracieuses arabesques et remontent le long des nervures de la voûte. M. Gustave Damis, à la fois peintre et sculpteur, chargé de cette décoration, l'a comprise avec finesse et intelligence et l'a exécutée avec succès: on sent au caractère mystique de ces peintures murales, l'étude des monuments et des manuscrits anciens; on y reconnaît la main exercée à la quelle avait été confiée la décoration des chapelles de Notre-Dame-des-Champs et de Jeanes-Aveugles. Deux verrières exécutées sur les cartons de M. Galmard, représentant les saints patronymiques sous l'invocation desquels la chapelle a été placée, projettent leurs reliefs irisés sur cette riche ornementation.

Nous regrettons que la curiosité soit détournée des objets qui font le charme des temps paisibles. Nous aurions encore matière à intéresser nos lecteurs dans la riche collection de M. de Pastoret.

G. F.

Correspondance.

Un de nos abonnés de Lille nous adresse une réclamation pleine de bienveillance au sujet du compte-rendu de la fête de Lille, dans notre dernier numéro. Nous avons regretté de venir après tout le monde pour raconter cette fête, et d'être ainsi forcés d'en parler, en quelque sorte, pour mémoire. Ce n'était par assurément un motif pour ne pas apprécier, comme elle devait l'être, cette grande et solennelle réunion de citoyens accourus de Paris et venus de tous les points du département du Nord pour commémorer à Lille dans les sentiments fraternels de l'ordre public et de la liberté, C'était une manifestation vraiment nationale et non une simple hermesse flamande comme on l'a dit à tort dans une partie de ce journal réservée aux choses frivoles ou aux événements qui n'exigent pas ou qui ne demandent plus un récit spécial et séparé. Le *Courrier de Paris* a parlé de cent volontaires de la 2^e légion parisienne présents à Lille; c'est 1,200 qu'il voulait dire, et notre correspondant dit 3,000 avec les volontaires qui avaient accompagné la députation officielle.

Après cela disons, pour répondre au désir de notre correspondant, que M. Ribes, lauréat du Conservatoire de Paris, qui a chanté la cantate de M. Verroust, faisait partie de la députation parisienne; que c'est la ville de Lille ou son magistrat qui a fait élever l'arc triomphal de la Porte de Paris en mémoire des conquêtes de Louis XIV, ce qui vaut mieux que si c'était ce prince lui-même qui eût élevé cet arc-de-triomphe en son propre honneur. Et enfin ajoutons que le *Courrier de Paris* a pris la Bourse pour la Banque; c'est la Bourse qui est ornée du beffroi et non la Banque, qui n'a pas le moindre clocheton.

Voici une nouvelle qui va causer un grand chagrin à la *Démocratie pacifique*. La première édition de l'ouvrage de M. Thiers: *De la propriété*, est épuisée; une deuxième édition est sous presse et sera bientôt suivie d'une troisième et d'une quatrième. M. Thiers a donné son livre à ses éditeurs, à la seule condition de le vendre à bon marché; l'intention de l'auteur est fidèlement

suivie; mais la *Démocratie pacifique* qui aimerait mieux, à coup sûr, voir le livre à un prix inaccessible, trouve moyen de faire aux éditeurs un reproche d'avidité, sous prétexte qu'à leur place elle donnerait l'ouvrage sans même chercher à retrouver ses frais d'impression.

Dans ce même numéro de la *Démocratie*, on lit l'annonce de divers ouvrages composés pour l'enseignement phalanstérien. Ces ouvrages sont hors de prix; mais il faut dire qu'on ne les accepterait pas même à titre de cadeau; c'est pour cela que la *Démocratie* le vendrait cher si on les achetait.

Ce journal qui a autant d'esprit que de sens commun demande pourquoi les éditeurs s'opposent à la reproduction libre de l'ouvrage de M. Thiers? Parbleu, vous en parlez bien à votre aise. C'est l'histoire de ces contrefacteurs étrangers qui nous disaient autrefois: laissez-nous reproduire vos livres français et reproduisez les nôtres, si vous le voulez. On leur répondait d'ici: pas si hêtes.

La communauté des biens littéraires n'est pas pour vous ruiner; au contraire.

En attendant que votre queue pousse, vous ne seriez pas fâchés de la faire à votre prochain.

Pardon, lecteur; c'est une opinion du célèbre M. Proudhon sur les phalanstériens.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de Messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON, RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, 43.

Rébus.



IT.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

L'homme est vain dans ses desirs.